

Falbala



Histoire vécue

—— Gérard Denamps ——

FALBALA

—— Gérard Denamps ——

ISBN : 979-10-97000-17-2
Dépôt SACD : 000502818

Du même auteur :

Récits autobiographiques

Nordkaap – (2014)

Courts-Métrages – (2019)

Romans

L'illusionniste – (2014)

Manipulation – (2015)

Le Bruit du Silence – (2015)

La Roue du Destin – (2016)

Les Pigeons sont éternels – (2016)

Les Poussières du Néant – (2022)

Nouvelles

Et si c'était... vrai ? – (2016)

Essais

Existons-nous vraiment ? – (2018)

Le Machiavélisme de l'Univers – (2019)

Livre audio

Le Magicien et la Machine du Diable – (2022)

Roman traduit en anglais

The illusionist – (2022)

Tous ces ouvrages sont présentés et téléchargeables
en version numérique sur :

www.denamps.com/livres-denamps.php

ainsi que sur : www.kobo.com et www.amazon.fr

Contact : gerard@denamps.com

S'agissant d'une histoire véridique, certains noms ou prénoms ont été modifiés par discrétion. En revanche les noms de lieux sont demeurés inchangés.

*Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,
Les souvenirs et les regrets aussi,
Et le vent du nord les emporte,
Dans la nuit froide de l'oubli.*

Jacques Prévert



I

Avril 1967

L'animation était à son comble au café du village. Comme l'endroit faisait également office d'épicerie, de dépôt de journaux et de bureau de tabac, il ne désemplissait pratiquement jamais. Ainsi, les interjections, le bruit des verres entrechoqués, les chaises bousculées et la forte voix du patron qui servait au bar en même temps qu'il vendait des magazines et ses jambons, tout cela créait un aimable brouhaha qui rendait les conversations parfois inaudibles.

J'attendais patiemment mon tour, sans doute pour quelque charcuterie que ma mère m'avait envoyé chercher, lorsque tout à coup j'entendis distinctement près de moi :

– Le fils Dubreuil a tenté de se suicider.

Je tournai la tête, surpris. Je ne savais qui avait lancé cette sinistre nouvelle, mais un grand type en bleu de chauffe, le coude affalé au comptoir demandait :

– Qui ça ? Jean-Jacques Dubreuil ? Mais pourquoi ?

Son voisin reposa son ballon de rouge à moitié vidé, haussa les épaules et répondit évasivement :

– J'sais pas trop. Je crois que c'est à cause

d'une fille...

Je connaissais un peu ce Jean-Jacques, fils de nos voisins, un grand blond assez sympathique que seule notre différence d'âge m'avait empêché de fréquenter plus avant. Il devait avoir six ou sept ans de plus que moi, ce qui, au tournant de l'adolescence, peut être une barrière insurmontable. Moi adolescent, lui déjà adulte.

Je souris intérieurement, jugeant du haut de mes 18 ans qu'il fallait être tout à fait stupide pour vouloir se suicider pour une fille. Elles n'en valaient pas la peine ! Pas la peine, vraiment ? Qu'en savais-je, moi qui n'avais en la matière qu'une expérience proche du zéro absolu ?

Mon inexpérience tardive peut surprendre aujourd'hui, mais il faut savoir que dans les années 60 la liberté sexuelle (et la liberté tout court) n'était pas vraiment à l'ordre du jour. Non seulement parce que la pilule contraceptive n'était pas encore disponible (elle ne le sera qu'un an plus tard, en 68, et encore, avec autorisation parentale pour les mineurs de moins de 21 ans) mais aussi parce que les parents exerçaient sur leurs enfants, notamment sur les filles, une autorité incontestable et incontestée. Il suffit de voir le film "Mourir d'aimer" (sur lequel je reviendrai plus loin dans ce livre) pour se faire une idée précise de la mentalité de l'époque.

Dans les jours qui suivirent je n'eus aucun effort à fournir pour obtenir quelques précisions sur les circonstances du drame, car dans ce petit

village de la Brie profonde – comme pour tout village en manque de distractions – les nouvelles se propageaient très vite.

En pleine nuit le malheureux avait précipité sa petite Fiat contre l'un de ces obélisques dressés au centre des carrefours, comme il en existe beaucoup en Seine-et-Marne. Le choc avait dû être épouvantable. Effectivement, j'aperçus quelques jours plus tard l'épave remisee dans le jardin de ses parents, à une centaine de mètres de chez moi, et pus constater de mes propres yeux que notre candidat au suicide n'y avait pas été de main morte. L'habitacle était tellement tordu et aplati qu'on se demandait même comment il avait pu s'en sortir vivant ! Et il faut également préciser qu'à l'époque les ceintures de sécurité n'existaient pas (du moins elles n'étaient pas encore montées en série), et les airbags encore moins.

Bien sûr, Jean-Jacques avait eu des séquelles – deux jambes et un bras cassés ainsi que des côtes fêlées – mais, miraculeusement, aucun organe n'avait été touché et la tête avait été épargnée. Une chance incroyable, qui démontrait bien la véracité du dicton populaire "*quand c'est pas l'heure, c'est pas l'heure !*"

Et dans les mois qui suivirent, j'aperçus de temps en temps notre miraculé en convalescence dans son fauteuil roulant. Comment pouvait-on en arriver là pour une fille ? L'idée me paraissait de plus en plus insensée.

Nous étions donc en avril 67, j'avais 18 ans et me préparais à rater prodigieusement mon bac. Pourtant j'avais toujours été un bon élève – et même excellent jusqu'en classe de première, mais cette terminale de "Maths-élem" était pour moi un calvaire absolu. Je passais mes week-ends à ressasser mes théorèmes et mes équations sans trop y croire, loin de toute distraction dans ce village briard où mes parents avaient un petit pied-à-terre. En semaine nous vivions en banlieue parisienne où j'allais au lycée, le lycée Lakanal à Sceaux.

Puis, la tête dans mes bouquins, j'oubliai peu à peu le fils Dubreuil et sa triste histoire...

Les mois passèrent, mon examen fut, comme prévu, raté haut la main et le mois d'août me vit m'installer dans le village pour cinq longues semaines studieuses. Car je dois préciser que dans la débâcle j'avais quand même été admis à la session de rattrapage de septembre. Je me devais donc de faire un effort de révisions, bien que, tout au fond de moi, je n'y croyais plus du tout. On ne rattrape pas en quelques jours dix mois d'enlèvement complet ! Et j'ajouterai même que la perspective d'un nouvel échec m'indifférait complètement...

Mon défaitisme peut choquer aujourd'hui, mais il faut bien comprendre qu'en ces années-là le baccalauréat n'était pas un sésame indispensable pour réussir sa vie professionnelle. Le chômage était inexistant et l'ascension sociale tout à fait possible pour qui voulait s'en donner

la peine. En un mot, on pouvait réussir tout aussi honorablement en entrant par la petite porte que par la grande, si bien que ce diplôme me semblait un hochet superflu. D'ailleurs, la plupart de mes camarades (hors lycée bien sûr) avaient déjà mis un terme à leur scolarité.

Enfin, dernier argument décisif : n'ayant pas vocation à devenir médecin, architecte ou ingénieur, je n'avais vraiment aucune motivation pour le décrocher. J'avais la (fausse) impression de travailler pour les honneurs et non pour mon avenir.

Cependant je dois quand même ouvrir une petite parenthèse pour me disculper un tant soit peu et expliquer que je n'étais pas seul responsable de cette déroute. Mon professeur de mathématiques avait également joué un rôle particulièrement néfaste : ce petit monsieur avait un goût immodéré pour les mauvaises notes ! C'était obsessionnel chez lui, même face à un exercice rigoureusement exact, il fallait toujours qu'il trouve la petite bête pour le démolir. Ainsi, une infime faute de français, un mot griffonné en abrégé, un accord grammatical oublié, un point-virgule mal placé, une rature disgracieuse, tout était prétexte à faire descendre la note en flèche. Il n'était plus prof de maths mais prof de français ! Et quand on sait que ses interrogations écrites étaient toujours hyper-chronométrées afin qu'on n'ait pas le temps de les finir dans les temps – donc qu'il fallait écrire très vite sans même faire de brouillon préalable – on com-

prendra qu'un langage châtié et une rédaction impeccable étaient un luxe humainement irréalisable. Alors il massacrait à cœur joie.

De plus il pratiquait la manipulation mentale à haute dose en nous lançant continuellement des "vous n'aurez jamais votre bac mes pauvres amis", "inutile de vous présenter", "vous n'êtes vraiment pas doués". Son lavage de cerveau en boucle et ses mauvaises notes systématiques en ont peut-être stimulé certains, c'est possible, mais moi je sais qu'il m'a dégoûté des maths à jamais, et de toute matière scientifique par extension. À mon humble avis, ce type était un mauvais pédagogue doublé d'un maniaque pervers – et je pèse mes mots...

Ma seule consolation est d'avoir appris un peu plus tard qu'une petite prof de physique-chimie qui m'aimait bien, lui avait passé un saxon carabiné dans la salle des professeurs pour m'avoir laissé échouer lamentablement toute l'année durant. Ça ne m'a servi à rien de l'apprendre, mais ça m'a soulagé.

Je dois également préciser que mon découragement s'était étendu à la totalité de ma scolarité car, très bizarrement, je m'étais mis à avoir des mauvais résultats un peu partout, même dans les domaines où j'étais habituellement à l'aise. C'était incompréhensible, je décrochais complètement !

Bien sûr je ne "séçais" pas les cours – c'était très surveillé à l'époque – mais j'étais mentalement absent. Et je me sentais si peu concerné

par ma propre réussite que je m'étais livré à quelques petites insolences comme pour mieux m'enfoncer moi-même. Ainsi je me souviens tout particulièrement d'un petit gag que j'avais eu l'audace d'exécuter en plein cours de philo. Il faut quand même préciser à ma décharge que ce professeur était particulièrement soporifique et que, mal rasé, les cheveux hirsutes et la cravate en tire-bouchon, il se bornait à nous "dicter" d'une voix lente et monotone sa leçon rédigée à l'avance. (J'ai effectivement connu dans mon existence quelques enseignants qui ne savaient que dicter leur cours à haute voix sans la moindre ébauche d'explication. À mon avis, ces gens-là ne méritent pas de titre d'enseignants mais de récitants).

Au fond de la classe, donc, se trouvait une armoire métallique. Juste avant le cours, je m'étais introduit dans la salle déserte, j'avais décollé l'armoire du mur d'une cinquantaine de centimètres et j'avais inscrit à la craie le mot "WC" sur le panneau latéral. Puis, en plein milieu du cours (ou de la dictée devrais-je dire), je m'étais levé tranquillement – geste d'autant plus remarqué que j'étais assis au premier rang – j'avais traversé la salle et m'étais glissé derrière le meuble. Bien sûr je ne pouvais plus voir ce qu'il se passait à l'extérieur, mais je constatais que le prof s'était tu, interloqué, et que seuls quelques chuchotements étonnés troublaient le silence. On aurait entendu une mouche voler. J'ai attendu une dizaine de secondes, puis je suis

sorti de ma cachette en faisant mine de reboutonner ma braguette, tel le type qui vient d'uriner. Aussitôt une explosion de rire envahit toute la salle ! Je dois avouer qu'un tel succès est franchement grisant et que je conçois le plaisir immense que doivent éprouver les humoristes face à un public en délire.

Et moi, toujours pince-sans-rire, je suis revenu m'asseoir à ma place, sous le regard sidéré de notre pseudo-philosophe, lequel a simplement marmonné, d'une voix plus éteinte que jamais :

– Denamps, je signalerai votre cas à Monsieur le Proviseur !

Et moi j'ai répondu, l'air à la fois niais et surpris :

– Pourquoi ? J'ai pas fait de bruit, j'ai même pas tiré la chasse d'eau !

Nouveau hurlement de rire.

Et je ne crois même pas avoir été puni, tant mon attitude dépassait l'imaginable. En effet, je voyais mal ce petit avorton hirsute aller se plaindre auprès du proviseur qu'un élève avait fait pipi derrière une armoire durant son cours. Il n'aurait fait qu'aggraver son ridicule.

Mais revenons aux choses sérieuses. Tout ceci était déjà du passé, je devais maintenant supporter les conséquences de mon année désastreuse.

J'étais donc en retraite volontaire dans mon petit village de Seine-et-Marne et, souvent, je m'asseyais au soleil d'août pour réviser – car l'activation des pigments me semblait tout aussi

importante que l'activation des neurones. Et je passais là des heures à "bachoter", selon l'expression consacrée.

Habituellement tout était calme – à peine un tracteur ou un vélo toutes les heures – mais ce jour-là un évènement inattendu me cloua sur place : en levant les yeux je découvris une silhouette de rêve qui ondulait langoureusement sur sa bicyclette noire... Jamais je n'avais été témoin d'une telle apparition dans ce village perdu ! Aussitôt je me précipitai dans la rue pour la suivre du regard – et m'attarder sur son gracieux déhanché – et je vis alors qu'elle se dirigeait tout droit chez les Dubreuil.

Ainsi c'était donc elle, la muse fatale, celle qui avait eu le pouvoir d'aplatir la petite auto de mon voisin ? J'en étais estomaqué. Et je songeai alors que, oui peut-être, ça valait certainement la peine d'aller s'écraser dans le décor quand une fille pareille vous quittait...

Je revis l'apparition deux ou trois fois dans le village avec toujours autant d'émerveillement, mais n'osai jamais lui adresser la parole. Tout simplement parce que d'une part, je voyais bien qu'elle était nettement plus âgée que moi – et donc qu'elle se fichait pas mal du gamin que j'étais à ses yeux – et que d'autre part, si elle était là aujourd'hui, c'est qu'elle avait certainement renoué avec Jean-Jacques. Donc je n'allais pas me mêler de leurs problèmes de cœur, j'avais suffisamment à faire avec mes problèmes de trigonométrie et de géométrie euclidienne.

Puis le mois d'août passa, la seconde session du bac arriva et, bien entendu, je me vautrai sans appel.

Il fallait prendre une décision. Personnellement j'aurais tout arrêté et serais parti faire mon service militaire afin de m'en débarrasser au plus vite, mais mon père avait insisté pour que je redouble. Car pour lui, avoir son bac était aussi important que d'avoir ses deux bras ou ses deux jambes. Cela peut sembler excessif pour l'époque, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, mais il faut aussi le comprendre. Dans sa jeunesse, au milieu des années 30, le baccalauréat se déroulait en deux temps : le premier en classe de première et le second en terminale. Or il avait eu son premier bac, mais au moment de passer dans la classe supérieure ses parents l'avaient retiré du lycée par manque de moyens financiers. Il n'avait donc pas eu la chance de passer son diplôme complet, ce dont il avait beaucoup souffert par la suite. Après la guerre, il avait pris des cours du soir aux Arts-et-Métiers (chez les "gadzarts", comme on les appelle) afin d'obtenir son diplôme d'ingénieur. Il l'avait décroché, bien sûr, mais il avait quand même été très limité ensuite dans l'évolution de sa carrière. Il ne voulait donc pas que je connaisse la même galère aussi humiliante qu'inutile.

Je comprends son point de vue tout à fait respectable, mais il se comportait malheureusement comme beaucoup de ces parents qui veulent réaliser à travers leurs enfants les projets

qu'ils n'ont pu réaliser eux-mêmes. Je sais qu'il avait rêvé de faire de moi un polytechnicien ou un Saint-Cyrien ce qui, malheureusement, ne coïncidait absolument pas avec mes aspirations personnelles. J'étais relativement bon en maths, oui, mais c'était à force de travail et non par une quelconque prédisposition. Et je savais que pour se lancer dans ce genre d'études supérieures, le courage et l'acharnement ne suffisaient pas, il faut également avoir un don. Ce que je ne possédais pas. Une voie plus modeste m'aurait suffi.

J'acceptai donc de redoubler mais j'obtins de réduire la charge mathématique en passant de l'option "Maths-élem", également dénommée "C", à l'option "Sciences-ex", ou "D". Bien sûr je réduisais ainsi l'éventail des débouchés qui me seraient ensuite proposés mais, on l'aura compris, cela m'indifférait complètement.

II

Je n'avais jamais mis les pieds dans une boîte de nuit ni dans un bal, et quant aux "surprises-parties" ou "surboums", il ne fallait guère y compter. Je n'avais d'ailleurs aucun copain qui, à ma connaissance, organisait ce genre de sauterie, si bien que je n'avais strictement aucune expérience en la matière. Fort heureusement, une vacancière de passage, Sylviane, m'avait montré en quelques minutes dans un chemin creux, un transistor dans l'herbe, comment on dansait le slow. J'avais vite appris et ça s'était terminé par un gentil flirt.

Sylviane n'est pas l'objet de ce récit, mais j'aimerais raconter à son sujet une anecdote qui illustre parfaitement l'ambiance de l'époque.

Courant septembre, elle était allée passer quelques jours à Paris chez ses grands-parents, et m'avait demandé par courrier si je voulais bien l'accompagner au musée pour voir une exposition sur Ingres. Elle avait eu la permission, non pas de minuit mais de 18 heures, ce qui était quand même appréciable. (Je précise qu'elle avait mon âge).

Je ne raffolais pas spécialement des expositions de peinture et d'ailleurs je ne savais pas très bien qui était Ingres. Je supposais qu'il n'était que violoniste, en référence au fameux

"violon d'Ingres", si bien que je m'étais imaginé me retrouver en plein milieu d'un concert. Mais j'acceptai car, étant quand même plus ou moins entiché de la belle, je ne négligeai pas cette occasion de la revoir.

À l'heure dite j'arrive donc devant le musée mais j'aperçois, plantée sur le seuil, ma Sylviane au bras d'un vieux monsieur quelque peu guindé. Je m'approche en souriant béatement mais, au moment où elle me voit, elle me fait discrètement signe de m'éloigner. Je fais donc demi-tour et me poste un peu plus loin à l'angle d'une rue. Et j'attends. Au bout de dix bonnes minutes, le vieux monsieur finit par s'en aller et je peux enfin rejoindre mon amie.

En fait, le chaperon était son grand-père, à qui elle avait dû faire croire, pour obtenir sa permission, que c'était avec une copine qu'elle avait rendez-vous et non un copain. Car, en 1967, vous pensez bien que visiter un musée en compagnie d'un garçon ne pouvait être qu'un acte de débauche éhonté ! L'aïeul avait donc estimé qu'il était de son devoir d'accompagner sa petite-fille et de voir de ses propres yeux l'amie avec qui elle allait passer l'après-midi. Finalement, Sylviane avait fini par convaincre le vieil homme que l'amie en question était en retard et qu'elle pouvait très bien l'attendre seule. Ouf !

Vous le voyez, les mœurs étaient vraiment à l'opposé de ce qu'elles sont aujourd'hui... Je ne prétendrai systématiquement pas que "c'était mieux avant" car il faut admettre que nous

étions un peu trop encadrés – du moins pour beaucoup d'entre nous – mais je me demande si l'excès de liberté actuel ne gâche pas un peu le plaisir. Car attendre, désirer, batailler, finasser, ruser, n'est-il pas parfois aussi agréable que l'instant de gloire où l'on parvient à ses fins ? Je reste persuadé qu'une satisfaction durement acquise est bien plus enrichissante qu'une victoire aisément conquise. Et lorsque, de surcroît, il faut braver des interdits, la satisfaction s'en trouve alors démultipliée. Un fruit volé est toujours bien plus savoureux qu'un fruit donné...

Si la pomme n'avait pas été interdite, Ève s'y serait-elle intéressée ?

"Chaque désir m'a plus enrichi que la possession de l'objet-même de mon désir" (André Gide, Les Nourritures Terrestres).

Bref, nous avons traîné à travers le musée, nous avons admiré les œuvres d'Ingres, nous n'avons pas entendu la moindre note de violon et nous avons fini l'après-midi dans une brasserie devant un chocolat chaud. Effectivement, l'orgie était à son comble !

Par la suite nous nous sommes envoyé quelques missives enflammées, quelques serments éternels (elle m'avait même expédié une mèche de cheveux) puis le feu s'est gentiment consumé et nous avons fini par nous perdre de vue...

Pour en revenir aux petits bals de campagne, on était sûrs d'en trouver au moins un chaque

samedi soir dans les environs. Mais je ne m'y étais guère intéressé jusqu'alors, mes parents me trouvant trop jeune pour ce genre de distraction. De plus, personne dans la bande n'avait de véhicule pour s'y rendre, donc on n'y pensait même pas.

Mais cette année-là la donne avait changé car un nouveau venu dans le village, un jeune saisonnier prénommé Roland, originaire de Decazeville, était l'heureux propriétaire d'une vieille Simca verte. Et il s'était justement proposé de faire une petite virée, le samedi suivant, dans une ville voisine où un bal était programmé.

J'étais bien sûr extrêmement intimidé, n'ayant que quelques minutes de slow à mon actif et n'ayant surtout jamais pratiqué en public, et avec des inconnues de surcroît. Mais je me lançai.

La grosse difficulté pour les piètres danseurs tels que moi est que dans ce genre de festivité les slows sont rares. Il faut attendre que l'orchestre ait terminé sa série de tangos, de valse, de pasodobles, de sambas, de rocks, de jerks, de rumbas et que sais-je encore, pour voir les lumières s'atténuer et les premiers accords sirupeux roucouler. Et si par malchance ou par maladresse l'on n'a pas réussi à trouver cavalière, il faut alors attendre une petite heure la prochaine opportunité. Un calvaire pour qui ne sait rien danser d'autre !

Mais, pour ma première sortie, je n'en étais pas encore là. Je découvrais un monde nouveau,

regardant stupidement le coup de tampon encreur qu'on m'avait imprimé sur le poignet, et faisant tapisserie avec Roland et quelques copains sans trop oser nous avancer. Nous étions dans la salle des fêtes de Rozay-en-Brie (là-bas tous les noms de localités se terminent par "en-Brie") et, très bizarrement, je me souviens que la soirée était animée par l'orchestre des Frères Medinger. Je dis "bizarrement" parce que je suis toujours surpris de voir à quel point la mémoire s'encombre parfois d'éléments insignifiants et efface souvent ceux qu'on aurait aimé conserver. Je me rappelle même d'avoir porté ce soir-là un col-roulé marron ! Mais peut-être ces détails se sont-ils ancrés parce que c'était ma première vraie sortie ? Et qu'elle allait laisser dans ma vie une trace indélébile ?

Finalement nous nous installâmes à une petite table sur le bord de la piste. J'étais émerveillé de voir avec quelle aisance certains couples tournaient au son de l'accordéon (car bien sûr tous les orchestres de ce type étaient pourvus de l'incontournable piano à bretelles). J'étais vraiment dans un monde nouveau, loin du lycée, de mes devoirs, de mes examens et de mes copains de classe. Quel dommage de n'avoir pu en profiter plus tôt...

Surmontant mon trac, je finis par inviter une ou deux demoiselles pour de gentils slows. L'avantage de cette danse – si on peut appeler cela une danse – est qu'on peut y soutenir une conversation, ce qui permet de faire oublier

qu'on n'a aucun sens du rythme et qu'on ne sait que se dandiner comme un ours. Et quoi de plus agréable que de converser en serrant gentiment une jeune personne dans ses bras alors qu'on ne la connaissait pas une minute plus tôt ? Incroyable, non ? Essayez d'avoir la même approche avec une inconnue en pleine rue ou dans le métro et vous seriez accueilli avec des cris d'orfraie. Mais il suffit d'une lumière tamisée et de quelques notes doucereuses pour que la chose devienne tout à coup socialement admise. Amusant...

En tout cas, j'ignore qui est l'inventeur du slow (probablement un type comme moi, né avec deux pieds gauches et hermétique à toute forme de tempo), mais je le remercie du fond du cœur.

La soirée se passait donc très agréablement, les valse succédant aux tangos et les tangos aux pasos, lorsque je me mis à errer sur le bord de la piste. Et soudain, je LA vis ! Oui, ELLE était là, la muse fatale, toute de noir vêtue, discrète et plus belle que jamais. Je sentis mon cœur se liquéfier instantanément.

Je l'observai le plus discrètement possible et supposai qu'elle était seule. Je veux dire par là qu'elle était assise à une table en compagnie d'un couple mais qu'elle n'avait apparemment pas de cavalier. La voie était-elle libre ? Je ne me posai pas longtemps la question car l'orchestre venait juste d'entamer ma série de slows tant attendue. Sans réfléchir une seule seconde, je me précipitai pour inviter la belle esseulée. Elle leva des yeux

étonnés et... elle accepta. Je n'en croyais pas mes yeux ni mes oreilles.

Nous dansâmes durant toute la série, ce qui, je l'ignorais alors, était bon signe car certaines cavalières révoquaient parfois leur partenaire dès la fin du premier morceau. Mais elle, elle resta collée à moi jusqu'à la dernière note. Il y eut même un instant magique où elle posa sa tête sur mon épaule. Je me demande comment je n'ai pas fait d'infarctus à ce moment-là.

Durant notre petite conversation, je tentai de mieux la connaître et de glaner quelques renseignements. L'exercice est périlleux car il faut poser ses questions le plus naturellement possible et sans que la demoiselle se doute un instant qu'elle est en train de subir un interrogatoire serré.

Ainsi, j'appris qu'elle se prénomme Danielle, qu'elle était professeure d'anglais dans une petite bourgade nommée Le-Châtelet-en-Brie – entre Melun et Fontainebleau – qu'elle était originaire de Montrouge, banlieue jouxtant la mienne, et que ses parents possédaient eux aussi une petite maison de campagne à quelques kilomètres seulement de celle de mes parents. Ce dernier élément expliquait donc sa présence dans le secteur.

Ainsi, nous avions quelques points communs, ce qui facilite toujours la conversation. Pas une seule fois elle n'évoqua Jean-Jacques, c'est moi qui, stupidement, y fis allusion (manque d'expérience, bien sûr). Elle se montra surprise de mon

manque de tact mais ne m'en tint pas rigueur.

Je me demandais quel âge elle pouvait bien avoir. Moins de 30, c'était certain, plus de 20 également, oui mais où arrêter le curseur ? Finalement je coupai la poire en deux et optai pour 25. L'avenir me démontrera que je ne m'étais pas trompé de beaucoup et que 26 eût été plus juste. Nous avons donc huit ans d'écart. L'adolescent que j'étais serrait, non plus une petite jeune fille contre lui, mais une femme...

Les slows se terminèrent trop rapidement, je n'avais même pas osé la courtoiser ni lui faire la moindre avance et, comme la soirée touchait à sa fin, je n'avais même pas bénéficié de la moindre série de rattrapage. Trop intimidé, je n'avais pas eu la présence d'esprit d'aller à sa table ni de l'inviter à la mienne. Je planais complètement, pétrifié par mon propre succès et incapable de raisonner sainement.

Mon interrogatoire avait été certes fructueux mais, bien sûr, je n'avais ni son nom ni son adresse précise – ce ne sont pas des choses qui se demandent dès la première danse. Mais j'aurais quand même pu faire l'effort de chercher à la revoir – ou même de carrément le lui avouer. J'étais vraiment le roi des débutants !

III

Le lendemain dimanche je me sentais toujours enivré de mon petit succès. Même s'il n'avait abouti à rien, j'en étais quand même très fier. Ce premier bal allait me laisser un souvenir impérissable, j'en étais certain ! Et ceci est tout à fait exact puisque, plus de 50 ans après, j'écris ces quelques pages empreintes de nostalgie...

En revanche, je me sentais horriblement frustré de n'avoir aucun moyen de retrouver ma belle cavalière. Que ne lui avais-je soutiré quelque information supplémentaire ! Mais, je l'ai dit, j'étais d'une inexpérience et d'une timidité telles que je me demande aujourd'hui encore par quel miracle j'étais parvenu à l'approcher ! De plus, je crois bien que sur l'instant je n'y croyais pas moi-même : ces quelques slows étaient le summum de ce que je pouvais obtenir de cette femme, espérer davantage de faveurs était impensable.

J'en étais donc là à me morfondre et à regretter mon manque d'à-propos, et ce supplice était d'autant plus frustrant que je savais que, à une centaine de mètres de là, une maisonnée pouvait me fournir tous les renseignements dont j'avais besoin. Mais je ne me voyais pas frapper chez les

Dubreuil et leur demander les coordonnées de la jeune femme pour qui leur fils avait voulu se tuer. Ça aurait fait désordre.

Mais une petite idée s'était mise à germer au fond de ma cervelle tourneboulée. Jean-Jacques avait une jeune sœur, Guilaine, âgée à l'époque d'environ 15 ans. Nous n'étions pas réellement copains (encore une fois la différence d'âge) mais je la connaissais suffisamment pour me permettre de l'aborder sans éveiller les soupçons. Le problème est que je ne pouvais pas aller chez elle, je devais attendre de la rencontrer "par hasard" dans le village.

Je dus patienter toute une semaine (puisque je l'ai dit, nous n'allions là-bas que le week-end), pour voir enfin la petite sœur passer devant chez moi en bicyclette. Aussitôt je me précipitai, avec la ferme intention de la soumettre traitreusement aux "innocentes" questions que j'avais longuement préparées. J'étais sur la corde raide et n'avais pas droit au moindre faux pas ! Je revois encore notre dialogue comme s'il datait d'hier :

– Au fait, tu tombes bien, je voudrais te poser une petite question.

– Oui ?

– Voilà, dans le courant du mois d'août, j'ai vu qu'une jeune femme avait passé quelques jours chez vous. C'est de la famille ?

– Non, c'est une amie de mon frère, pourquoi ?

– Hé bien, figure-toi que j'ai l'impression de

la connaître. Elle n'habiterait pas en banlieue parisienne par hasard ?

Sans la moindre méfiance, elle me répondit immédiatement :

– Si, elle est de Montrouge je crois.

Je feignis la surprise :

– Montrouge ? Mais c'est juste à côté de chez moi. Effectivement j'ai dû la rencontrer quelque part. Mais où ?

Je fis semblant de me creuser la cervelle et, l'air faussement détaché, je lançai la question cruciale :

– Et tu peux me dire comment elle s'appelle ?

– Oui, elle s'appelle Danielle... Danielle Bernard.¹

Bingo ! Mais je ne laissai rien paraître, je me contentai de froncer les sourcils et d'un haussement d'épaules de conclure :

– Non, ça ne me dit rien. Je dois faire erreur. Bon, c'est pas grave, c'était juste par curiosité.

Ma collecte d'informations était assez maigre, mais je ne pouvais pas en demander davantage sans éveiller le doute, c'eût été risqué. Je ne voulais pas qu'elle aille ensuite rapporter à son frère que je m'intéressais bizarrement à son ex. Il n'avait rien à dire, bien sûr, mais je me sentais un peu comme un adolescent qui s'incruste dans des histoires d'adultes. Je n'étais pas à mon aise. Mais j'avais le nom de ma belle inconnue, c'était l'essentiel.

Je n'ai guère revu Guilaine par la suite, sauf

¹ Le prénom est réel, seul le nom a été modifié

en la croisant de temps à autre dans le village, et l'ai définitivement perdue de vue lorsque mes parents ont revendu leur petit pied-à-terre pour s'installer dans le Périgord. Mais il y a environ un an je l'ai retrouvée sur Facebook et nous nous sommes téléphoné. Nous avons longuement discuté du passé et j'ai appris que son frère Jean-Jacques était parti vivre au Brésil. Après une courte hésitation, je lui ai finalement avoué la petite ruse que j'avais élaborée pour lui soutirer quelques renseignements sur Danielle. Elle a bien ri.

Me voici maintenant avec un nom – Danielle Bernard –, une ville – Le-Châtelet-en-Brie – et une profession – prof d'anglais. Il manquait le numéro et le nom de la rue, mais c'était bien suffisant pour jeter une bouteille à la mer.

Je lui écrivis donc une petite lettre – dont je possède encore le brouillon (hé oui, j'avais fait un brouillon car cette missive était tellement précieuse que je ne pouvais pas me permettre la moindre maladresse, c'était un bijou à peaufiner), lettre dans laquelle, après avoir rappelé notre rencontre dans un certain bal, je disais en substance qu'elle ne m'avait pas laissé indifférent et que je souhaitais la revoir, ou du moins correspondre avec elle. Tout cela exprimé en des termes aussi chevaleresques que pompeux qui aujourd'hui me font sourire. J'étais en pleine romance moyenâgeuse. Et pour parachever ma

"bouteille à la mer" j'avais simplement écrit sur l'enveloppe :

*Mademoiselle Danielle Bernard
Professeur d'Anglais au collège
77 Le Châtelet-en-Brie ²*

Voilà, mon destin était désormais entre les mains d'un quelconque préposé des Postes et de sa bonne volonté à effectuer ou non une recherche approfondie. Mais j'avais cru comprendre que Le Châtelet était une toute petite commune, donc tous les espoirs m'étaient permis.

Inutile de vous décrire la fébrilité avec laquelle je guettais le courrier les jours suivants. Je rentrais déjeuner à la maison chaque midi et, si j'avais une lettre (ce qui était assez rare), ma mère la déposait à côté de mon assiette. Effectivement, trois jours plus tard, une longue enveloppe ornée d'une belle écriture féminine m'attendait. Je n'en croyais pas mes yeux.

Craignant quand même un peu de me faire gentiment mais fermement rabrouer, ce fut avec une petite appréhension que je la décachetai. Je m'attendais à un petit recadrage du style : mais enfin, qui êtes-vous, je ne vous connais pas, ce n'est pas parce qu'on a dansé un ou deux slows ensemble que vous devez vous sentir autorisé à m'écrire, blabla, blabla... Et mon appréhension

² Les codes postaux n'existaient pas encore

n'était pas déraisonnable puisque – je l'apprendrai plus tard – elle était dans de telles dispositions de défiance qu'un autre que moi se serait pris ce genre de rabrouement dans les gencives. Mais là... c'est tout l'inverse qui m'attendait. Je fus enchanté, je voguais subitement en plein conte de fée, car non seulement la belle m'avouait elle aussi avoir apprécié nos quelques minutes de rapprochement physique, mais elle proposait de nous revoir. J'ai aujourd'hui encore sa précieuse lettre entre les mains :

"Ces courts instants de tête à tête m'ont laissé une impression étrange et indéfinissable qui m'est assez agréable. C'est pourquoi je n'hésite pas à répondre à ta missive (...) Moi aussi j'aimerais mener à bien notre rencontre écourtée...".

Voilà, tout était dit : mener à bien !

Je m'empressai bien sûr de lui répondre, mais j'en profitai pour lui exposer clairement la situation : en hiver mes parents ne venaient presque plus à la campagne, si bien que nos espoirs de rendez-vous futurs s'en trouvaient largement compromis. Bref, nous n'avions guère que le mois d'octobre pour en profiter et après, rideau jusqu'au printemps ! Elle en fut désolée, bien sûr, et me proposa immédiatement de nous rencontrer dans un autre bal dès le samedi suivant. Elle m'en donna même les coordonnées car ses amis – ceux que j'avais aperçus à sa table lors

de notre première rencontre – étaient férus de bals-musettes et possédaient le calendrier de toutes les festivités du département. Rendez-vous fut donc programmé dans un village nommé Chaumes-en-Brie où une fête était prévue pour la fin de la semaine. Je ne tenais plus en place, j'allais enfin revoir ma douce cavalière !

Le fidèle Roland m'y conduisit à l'heure dite mais là, stupéfaction... une grande bâtisse sombre et déserte nous attendait dans un silence de mort. Pas le moindre flonflon à l'horizon ! Inutile de vous décrire l'immense, l'énorme frustration...

J'imaginai aussitôt que la perfide m'avait donné de faux renseignements pour se débarrasser de moi. Dès le lendemain, je lui expédiais un courrier peu amène où je la remerciais un peu sèchement pour le lapin. Bien sûr, si elle avait eu un téléphone portable les choses se seraient dénouées bien plus rapidement, mais il faut se souvenir que dans les années 60, posséder un téléphone normal avec fil au combiné et cadran qu'on faisait tourner pour chaque chiffre, était un véritable luxe, que les communications étaient onéreuses et que de surcroît il fallait patienter des mois, voire des années, avant d'obtenir une ligne. Nous n'avions donc d'autre choix que d'écrire, attendre, lire, réécrire, puis attendre à nouveau... mais on ne se plaignait pas, on était habitués... (En revanche le courrier était très rapide, rarement plus de 24 heures, et je me souviens même qu'il y avait deux distributions

par jour).

La pauvrete me répondit donc, m'expliquant avec désolation que ce fâcheux contretemps était dû à une erreur sur le calendrier de ses amis, qu'eux aussi étaient venus à Chaumes et qu'ils s'étaient tous retrouvés le bec dans l'eau. Et la malchance avait voulu qu'on n'y arrive pas tout à fait au même moment. Dommage...

Voici ce qu'elle m'écrivait :

"La chance n'a vraiment pas été compréhensive pour nous deux mais rien n'est définitivement perdu puisque je t'écris. Mon impression est toujours présente, elle se porte à merveille, mais malheureusement me laisse insatisfaite..."

Et plus loin :

"Notre rencontre est assez bizarre, et aujourd'hui encore je me demande pourquoi ces quelques instants si brefs en ta compagnie ont pu se prolonger en une correspondance suivie. Il y a encore du mystère partout !"

Et de conclure :

"Que le hasard de la vie qui fait parfois bien les choses nous permette de nous réunir une seconde fois. Ce serait, je crois, une expérience intéressante... À bientôt peut-être."

Ces quelques extraits peuvent vous sembler banals, mais pour moi ils étaient tout à fait surréalistes. Comment une telle femme, jolie, pro-

fesseuse d'anglais, indépendante et plus vieille que moi, pouvait-elle s'intéresser au petit lycéen que j'étais ? Car je voyais bien que nous ne jouions pas dans la même catégorie : elle prof, moi élève ; elle libre, moi chez papa-maman ; elle dotée d'un passé amoureux, moi humble débutant... Quel contraste ! Aujourd'hui encore je me pose la question : comment ai-je pu attirer son attention ? Mais je pense de plus en plus souvent que les choses sont écrites et qu'il ne faut pas chercher à comprendre !

Finalement, rendez-vous fut pris pour le samedi suivant dans la petite commune de Rebaix, devant la buvette du bal à 22 heures. J'espérais que cette fois aucun incident ne viendrait gâcher notre rencontre, car, ainsi qu'elle me l'avait écrit "*Je compte sur toi, c'est notre ultime chance avant longtemps*".

Et la chance avait été au rendez-vous. J'avais enfin pu inviter la "muse fatale" à un nouveau slow, la serrer dans mes bras et la couvrir de baisers tant espérés. Je n'osais à peine y croire, tout cela semblait tellement irréel que j'allais me réveiller dans mon petit lit, c'est sûr, il ne pouvait en être autrement... Mais je ne m'éveillai pas et nous passâmes une soirée merveilleuse, nous amusant avec nos amis et flirtant de temps à autre dans des coins sombres du bal. Nous étions tous deux dans la stratosphère, seuls au milieu des flonflons et des autres couples que nous ne voyions même plus.

Mais le plus étrange est que – ainsi que je l'appris dans la lettre qu'elle m'écrivit dès le lendemain – elle ne s'expliquait pas non plus la soudaine attirance qu'elle avait eue pour moi. Elle me révéla avoir été profondément marquée par la tentative de suicide de Jean-Jacques, ce qui se comprend, et être alors devenue d'une froideur excessive avec tous les hommes : *"Je suis restée froide, cynique et supérieure avec les garçons qui ont osés avoir quelques prétentions sur moi..."*

Mais à mon contact, elle semblait avoir basculé :

"Alors que je n'y croyais guère, j'ai été bizarrement émue et troublée dans tes bras, en dansant il y a un mois. Je me suis instinctivement abandonnée sans savoir pourquoi. J'ai été très surprise moi-même de mon attitude mais c'était si agréable..."

Je crois que nous étions aussi surpris l'un que l'autre de ce qui nous arrivait. Et si je me souviens bien, c'est à partir de ce jour-là que je la surnommaï Falbala, en référence au charmant personnage des albums d'Astérix. Bien sûr elle n'était pas dotée d'une chevelure aussi abondante, mais j'y voyais là un petit clin d'œil à sa blondeur autant qu'à ses rondeurs.

Et puis novembre est arrivé avec son cortège de frimas et de brouillards, et surtout la triste perspective d'avoir moins d'opportunités pour se voir. Car même si mes parents y revenaient de

temps en temps le dimanche, cette maison briarde était tellement froide et humide l'hiver que, comme je l'ai déjà dit, ils avaient renoncé à y dormir. Donc finies les escapades du samedi soir !

C'est alors que Danielle me fit, après quelques échanges épistolaires de plus en plus enflammés, une proposition très audacieuse. Elle suggérait que, le samedi suivant, on n'aille pas dans un quelconque bal de la région mais plutôt quelque part en ville, non loin de chez elle. Ainsi je prendrais le train en gare de Lyon jusqu'à Melun, après quoi elle viendrait me chercher avec sa voiture, et nous irions ensuite "*nous promener n'importe où*". Bien sûr elle avait une petite idée en tête mais moi je nageais en pleine incertitude. Mes rêves allaient-ils devenir réalité ou bien allons-nous vraiment passer l'après-midi à nous promener main dans la main sur les bords de Seine ? Suspense...

Le plus dur a été de faire accepter la chose par mes parents, car non seulement mon père considérait que l'obtention de mon bac était mille fois plus importante que des virées avec des filles, mais de plus j'avais eu la maladresse de préciser qu'il s'agissait de la jeune femme pour qui le fils Dubreuil avait voulu se suicider. La chose à ne pas dire ! Cette créature, plus âgée que moi, ne pouvait être qu'une diablesse, une moins-que-rien, une effrontée qui faisait perdre la tête aux hommes ! Ils ne l'ont jamais dit devant moi, bien sûr, mais il est évident qu'ils le

pensaient si fort que ça m'en crevait les tympans. Encore une fois, mon manque d'expérience m'avait trahi – alors qu'il eût été si simple de raconter que j'avais rendez-vous avec une jeune fille de bonne famille pour réviser mes maths ou ma philo en l'écoutant jouer du clavecin.

Pourtant, le fait de savoir que j'étais avec une enseignante aurait dû les rassurer ! Une telle fréquentation ne pouvant que m'encourager à réussir mon bac et à poursuivre mes études. Il y a pire comme copine, non ? Mais bizarrement ils faisaient une fixation en parfaite conformité avec l'esprit de ces années-là. (Aujourd'hui je me demande quelle aurait été la réaction de mon père si Danielle avait été prof de maths au lieu d'être prof d'anglais ! Aurait-il été plus indulgent ?)

Bien sûr, je tentai d'arrondir les angles, arguant qu'une telle sortie était exceptionnelle et que, de toute façon, je n'allais pas rentrer tard. Finalement j'obtins la permission de minuit et quelque. Du bout des lèvres...



Falbala, d'après Uderzo

IV

Elle vivait dans une petite maison d'un étage, située sur la place de l'église. À l'entrée, quatre marches de pierre usées par le temps, et une petite cloche pour les visiteurs. Il suffisait de tirer sur sa poignée pour la faire tinter.



Le salon est en haut à gauche et la chambre à droite, juste au dessus de la porte d'entrée. Sur cette photo, récupéré des années plus tard sur internet, la cloche n'existe plus.

Le rez-de-chaussée était inoccupé. Le premier étage, où elle logeait, se composait tout d'abord d'une large cuisine puis, donnant sur la

rue, d'un salon et d'une chambre à coucher. Le tout n'était guère spacieux mais pour une personne seule, voire un couple sans enfant, c'était largement suffisant.

Bien qu'on fût en ville, l'intérieur dénotait par son aspect rustique et terriblement vieillot. Le papier peint, tacheté de larges fleurs marron, était d'une tristesse accablante, et le parquet qui amplifiait chacun de nos pas semblait tout droit issu d'une ferme des environs.

Une légère odeur d'humidité et de fuel imprégnait l'air en permanence, témoin de l'unique mode de chauffage qui trônait au milieu du salon. Mais cette odeur ne m'incommodait pas vraiment et, chaque fois que je la sentirai plus tard dans ma vie, elle me rappellera cette tranquille demeure à la façon d'une madeleine de Proust.

Dans un angle de la cuisine, une petite plaque de cuisson dotée de sa bonbonne de gaz permettait de préparer ses repas à condition de n'avoir pas trop de prétentions culinaires. Dans l'angle opposé, une petite douche attestait du seul effort de modernité consenti par le propriétaire. En revanche, les toilettes se trouvaient dans la froidure humide du rez-de-chaussée. Heureusement qu'on n'avait pas à les partager !

Certes, ce n'était pas là le doux cocon d'une jeune femme moderne tel qu'on l'imagine dans les romans d'amour. En fait, c'était le logement de fonction que lui avait fourni le collègue.

Comme convenu elle était venue me chercher à la gare de Melun dans sa petite 4L bleu-ciel. Nous sommes allés directement chez elle (tiens, je croyais qu'on devait se promener sur les bords de Seine ?) et nous avons fait une petite dînette dans son salon, sur des coussins disposés en vrac à même le sol. Je n'ai aucun souvenir de ce que j'ai bien pu avaler ce soir-là et j'avoue que c'était probablement le cadet de mes soucis. Je me rappelle seulement qu'elle avait acheté une mignonnette de whisky, sans doute pour mieux détendre l'atmosphère.

Volets clos et lumière tamisée. Un petit transistor posé à même le sol nasillait une musique douce, et nous avons fumé une de ses cigarettes mentholées. Je ne suis pas fumeur – et ne le serai que très occasionnellement – mais j'essayais plus ou moins de jouer les adultes décontractés.

Et puis elle a repoussé les restes de notre dînette et s'est rapprochée de moi, insinuant avec délicatesse qu'il était temps de passer aux choses sérieuses. J'étais mort de trac... Car se retrouver pour la première fois en galante compagnie peut être intimidant, certes, mais s'y retrouver avec une femme bien plus expérimentée qu'on ne l'est soi-même est tout à fait paralysant. J'avais l'impression de passer un test.

Et il est un autre détail que j'aimerais donner ici : dans les années 60, la pornographie ne circulait que "sous le manteau", ce qui signifie qu'elle était pratiquement inaccessible aux mineurs de mon espèce. Pas de films X, pas de re-

vues explicites, rien qui ne nous donne la moindre idée du processus galant et de toutes ses ficelles. On savait en gros ce qu'il fallait faire, bien sûr, on n'était pas demeurés, mais on ignorait tout des petites subtilités de la chose. On ne disposait que de on-dit, de vantardises, de récits égrillards, mais rien de bien concret. Bref, c'était un saut dans l'inconnu.

Je n'avais donc plus le choix et, prenant mon courage à deux mains, je me lançai tête baissée dans l'épreuve.

Je ne rentrerai pas ici dans des détails aussi techniques qu'indécents, mais j'avouerai simplement que ma prestation fut loin d'être éblouissante... Empêtré entre ma timidité et mon manque d'expérience, je fis un peu n'importe quoi, n'importe comment. Et c'est Danielle qui fit les frais de mon baptême du feu.

Je sentis sa déception évidente, déception d'autant plus grande que, sans m'être explicitement vanté, j'avais laissé planer sur moi l'ombre d'un certain passé amoureux. La pauvre !

Nous nous rhabillâmes dans un silence glacial. Puis je m'assis piteusement sur un tabouret dans la cuisine et là, je la revois nettement me dire, appuyée au chambranle de la porte :

– Bon, je vais te raccompagner à la gare.

J'acquiesçai, doutant en mon fort intérieur qu'il y eût encore des trains à cette heure, mais qu'importe, je somnolerai sur un banc, au point où j'en étais... Et elle ajouta, l'air désolé :

– Tu sais, je pense qu'il est inutile de nous

revoir.

Ce coup de grâce ne m'émeut même pas tant je le savais mérité. Je partageais sa déception et n'allais pas faire le fanfaron ni la supplier de me laisser une seconde chance mais, voulant quand même finir en beau joueur, je répliquai, chevaleresque :

– Je te comprends et je ne t'importunerai pas. C'est toi qui décides. Tu as mon adresse, si tu veux m'écrire tu m'écris sinon tu ne me donnes plus jamais de nouvelles, mais saches que de mon côté je ne t'embêterai jamais.

Je me levai, pris tristement mon manteau, fis quelques pas vers la porte et c'est à ce moment précis, mais je dis bien "précis", que quelque chose d'incroyable se produisit... Quelqu'un secouait la petite cloche du rez-de-chaussée !

– Tu attends quelqu'un, demandai-je ?

Danielle me regarda, surprise.

– Mais non, il est presque minuit, je n'attends personne. De plus mes amis ne viennent jamais à l'improviste, ils me préviennent toujours.

Nous nous précipitâmes alors dans la chambre, puisque celle-ci surplombait exactement la porte d'entrée, et nous ouvrîmes la fenêtre le plus discrètement possible. Les volets étaient clos, mais il était possible de distinguer, à travers leurs lamelles inclinées, quiconque attendait devant l'entrée du bas.

Mais il n'y avait personne !

Alors elle entrebâilla discrètement les per-

siennes afin de voir plus loin et, là, nous aperçûmes, à l'autre bout de la place, une silhouette courbée qui s'éloignait doucement. À une heure aussi tardive, la scène avait quelque chose d'irréel, on aurait cru une sorcière s'en retournant furtivement vers son antre en claudicant.

– Tu la connais, demandais-je ?

– Mais non, me répondit-elle. D'ailleurs je ne connais personne au Châtelet. C'est la première année que j'y suis.

Je commençais vraiment à me poser des questions. Si cette personne apparemment âgée avait eu besoin d'aide, elle aurait davantage insisté et aurait au moins attendu qu'on lui ouvre, mais là, vu la distance qu'elle avait déjà parcourue, on avait plutôt le sentiment qu'elle avait sonné et était aussitôt repartie. Sans rien attendre. Comme les gamins qui font des farces. Étrange...

Danielle semblait inquiète. Elle referma la fenêtre car il faisait froid, et nous commençâmes à lancer diverses suppositions. Machinalement, nous nous assîmes sur son lit et, sans même nous en rendre compte, emportés par la discussion, nous nous allongeâmes côte à côte. Je me souviens même d'avoir parlé de... Baudelaire. Puis, de fil en aiguille, une main frôlant une main, un bras frôlant un bras, nous nous rapprochâmes et... j'eus droit à ma session de rattrapage...

Je repris le train vers 3 heures du matin,

tombant de sommeil mais soulagé d'avoir réussi mon second test haut la main, et même, si j'ai bonne mémoire, un troisième... Je crois que, étant sans doute plus détendu, moins anxieux et surtout conscient de n'avoir plus rien à perdre, j'avais pu être enfin moi-même et faire les choses plus naturellement.

Quelque temps après, Danielle m'avouera que ce coup de sonnette en pleine nuit l'avait réellement effrayée au point qu'elle n'avait plus du tout souhaité me voir partir. Ainsi notre promiscuité fortuite sur son lit n'était pas due au hasard, mais à une volonté discrète de sa part de se sentir protégée. Finalement je ne remercierai jamais assez cette étrange inconnue qui avait su, sans s'en douter le moins du monde, raviver un feu trop vite éteint et forcer le destin...

Mais je trouvais quand même cette coïncidence très troublante, j'y repenserai souvent tout au long de ma vie.

Recroquevillé sur la banquette de mon train de banlieue, j'avais une furieuse envie de dormir. Je me sentais triste d'avoir dû quitter ma Falbala si vite. Quand la reverrai-je ? J'en étais là à me morfondre lorsque se produisit un petit incident qui parvint à m'arracher un sourire : une famille de paysans était assise un peu plus loin dans le wagon et tout à coup, à force de secousses, l'une des valises glissa lentement du porte-bagage supérieur et tomba pile sur la tête d'un d'entre eux. C'était vraiment drôle, exactement comme dans les films de Charlot. Je craignis un instant

que le type ne s'évanouisse ou du moins se frotte le crane en gémissant, mais non, il avait simplement réajusté son béret en rigolant. Apparemment il avait la tête dure !

Enfin, après un ultime périple en métros et en bus, j'arrivais chez moi vers 7 heures du matin. Je suis incapable de me souvenir de la réaction de mes parents. Mais je pense qu'elle m'indifférait complètement, vu la profondeur de mon nirvana.

Bien sûr Danielle était revenue sur sa décision de ne plus m'écrire et deux jours plus tard je recevais une lettre inoubliable :

"Je suis dans une forme splendide et ceci depuis dimanche matin. Cette allégresse soudaine et persistante a succédé à ce bref moment d'abattement dont tu as été témoin samedi soir."...

"Je me retrouve sereine, libérée de tous remords, c'est magnifique, à peine croyable, ça tient du miracle"...

"L'aiguille du carillon de l'église a déjà marqué de nombreuses heures depuis ces moments délicieux, Gérard, mais je n'en ressens aucune peine. Si tu es dans le même état d'âme que moi, nous les revivrons ces heures fébrilement arrachées à la monotonie quotidienne."

Ainsi donc, ma session de rattrapage avait été

si brillante que je recevais maintenant les félicitations du jury ! Je n'étais plus sur un nuage mais sur une fusée, sur une comète... Et sa missive, signée avec humour "*Falbala*", se terminait par une multitude de petites croix, symboles des baisers amoureux en langage épistolaire.

Et comme un bonheur ne vient jamais seul (tout comme les malheurs, d'ailleurs) j'obtenais, exactement huit jours plus tard, mon permis de conduire ! Et, je dois l'avouer, cela aussi relevait du miracle. Non pas que je fusse un mauvais conducteur – bien au contraire puisque je m'exerçais régulièrement avec mon père sur les petites routes de campagne, et que j'avais même conduit la Simca verte de l'ami Roland (tout ça sans permis) – mais parce que j'avais de réelles difficultés à mémoriser les listes d'interdictions diverses qu'il faut savoir débiter par cœur.

En effet, à l'époque, l'examen du permis n'avait rien à voir avec l'actuelle procédure. On roulait un petit quart d'heure et ensuite l'examineur nous posait, encore dans le véhicule, quelques questions de code. Et l'on savait donc tout de suite si l'on était reçu ou pas. Or ma mémoire défaillante risquait de me jouer un sale tour, j'en avais peur. Mais ce jour-là, j'eus une chance incroyable : chaque fois que j'avais un "trou", l'examineur passait à la question suivante. Je n'ai jamais compris la raison d'une telle indulgence, mais je pense aujourd'hui qu'il y avait de petits accords entre lui et mon auto-

école. Je ne vois pas d'autre explication.

Et comme je traversais une période incroyablement faste, je me vis doté quelques jours plus tard – cerise sur le gâteau – d'une petite Dauphine d'occasion (une Ondine grise, très exactement) qui allait vraiment, mais vraiment, me rendre service.

Je n'ai jamais bien compris la générosité paternelle en cette période car, il faut bien l'admettre, je venais de rater mon bac et avais abandonné la filière des hautes études mathématiques, le rêve de sa vie. Il devait être profondément déçu et je le comprends. Alors pourquoi m'avoir récompensé alors que je ne le méritais pas ? Encore un mystère... Néanmoins je remarque quand même que ce n'était pas à moi qu'il avait offert ce véhicule mais à ma mère, sachant pertinemment que celle-ci ne conduisait pas (elle avait passé son permis à la fin des années 30 mais n'avait jamais pu se résoudre ensuite à tenir un volant). Je crois que c'était une façon pour lui de me fournir une voiture sans admettre me l'avoir offerte. Les grands principes étaient saufs.

Donc, si l'on résume la situation, il y a d'abord cet incompréhensible coup de sonnette en pleine nuit, puis l'obtention miraculeuse de mon permis de conduire, et enfin la générosité imméritée de mon père. Tous les éléments semblaient admirablement concorder pour me permettre de revoir ma chère Falbala.

Sommes-nous soumis à un Destin, un dieu

tour à tour bienveillant et malveillant, qui noue
et dénoue les fils à notre insu ?

Je finis par le croire...

V

Notre deuxième soirée eût lieu une quinzaine de jours plus tard. Danielle avait invité ses amis pour un petit dîner à son domicile et, bien sûr, j'avais été du nombre.

Fraichement détenteur de mon permis de conduire, c'est au volant de ma petite Dauphine que je m'y étais fièrement rendu. Je me souviens à ce propos avoir failli manquer mon premier virage. En effet, l'auto-école ne m'avait exercé qu'à conduire en ville et en plein jour, et mes quelques vadrouilles sur des petites routes de campagne ne m'avaient pas non plus préparé à de grandes vitesses la nuit sur nationales. Si bien que ma première courbe avait failli se négocier dans le fossé. (Il faut se souvenir qu'à l'époque les routes étaient toutes bordées de fossés et de platanes, ce qui n'était pas sans poser quelques problèmes).

Je me souviens également avoir commis une ou deux boulettes supplémentaires qui avaient illuminé mon rétroviseur de quelques appels de phares affolés. Finalement, je levai le pied, mais là j'eus droit à quelques autres suppliques lumineuses sous prétexte que je roulais trop lentement... Bref, je peaufinais mon apprentissage.

Mais tout ceci ne me troublait pas le moins du monde. Seul au volant, je savourais ma pre-

mière sortie en totale indépendance. Je conduisais MA voiture et j'allais rejoindre MA maîtresse : j'avais là la confirmation que j'avais bel et bien basculé dans le monde merveilleux des adultes. C'était du sérieux maintenant !

Mais la soirée ne se passa pas très bien pour moi. Ses amis étaient tout à fait charmants mais moi, intimidé, je me sentais assez mal à l'aise. En effet, habitué à ne fréquenter que ma famille ou des copains de mon âge, c'était la première fois que je me trouvais mêlé à des adultes dont j'ignorais tout. Je parlais peu – voire pas du tout – ne trouvant aucun sujet de conversation en concordance avec les leurs. Je me sentais vraiment comme un garçonnet tombé là par hasard. Bref, je n'étais pas encore l'adulte que j'imaginais être. J'ignore ce que Danielle en a pensé – nous n'en avons jamais parlé ensuite – mais je me demande comment elle a pu continuer à fréquenter un petit jeunot aussi coincé. On dit que l'amour rend aveugle et je crois que dans son cas c'était tout à fait vrai !

Je me souviens qu'ils ont fait des photos avec un Polaroid – dernier cri de la technologie d'alors. J'ai été immortalisé avec Danielle mais comme il s'agissait de photo instantanée, il n'y eut qu'un exemplaire disponible. Danielle l'a gardé et aujourd'hui je le regrette bien car, hormis ses lettres, je n'ai pas le moindre souvenir visuel. Les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas leur bonheur de pouvoir faire des clichés et des vidéos à foison. Au moins, ils auront leur

passé à portée de main.

Puis la soirée s'est terminée et, là, j'ai encore fait fort ! Malgré la fraîcheur, Danielle nous a raccompagnés dans la rue jusqu'à nos voitures et ses amis sont partis. À mon tour j'ai ouvert ma portière, mais Danielle m'a alors demandé :

– Qu'est-ce que tu veux faire ?

Et moi, au summum d'une timidité teintée de crétinisme, je me souviens parfaitement avoir répondu :

– Je ne sais pas. Et toi ?

Alors elle s'est blottie contre moi et a murmuré :

– Reste...

Il fallait vraiment qu'elle en ait envie pour s'abaisser ainsi à faire une demande que j'aurais dû, par délicatesse, formuler moi-même.

Le lendemain matin, je ne retournai pas vers Paris mais vers la maison de campagne de mes parents. Il était en effet convenu que je devais les y rejoindre pour passer le dimanche en leur compagnie.

Bien entendu, en quittant Danielle j'avais tout de suite pris la mauvaise direction, si bien que le soir même elle m'écrivait : "*Derrière mes volets, impuissante, je t'ai vue prendre la mauvaise direction. Il me semblait pourtant t'avoir bien expliqué...*" Et voilà, une bourde de plus ! Je les collectionnais vraiment, j'étais le maladroit de service ! Comment pouvait-elle supporter, je l'ai déjà demandé, autant de timidité et de mala-

dresses de ma part ? Oui, l'amour rend vraiment aveugle...

Finalement j'étais arrivé à destination avec une bonne heure de retard. L'accueil de mon père avait été assez glacial et je me souviens m'être fait lourdement sermonné : "Je ne comprends pas pourquoi tu obéis comme ça à cette fille et que tu accoures au moindre coup de sifflet" avait-il froidement proclamé. J'avais eu envie de lui répondre que des coups de sifflets comme ça, je voulais bien en recevoir tous les jours, mais je m'étais abstenu. Pas de vagues. J'étais dans ma bulle.

Néanmoins, je comprends son mécontentement. Il ne faut pas oublier que je venais de me vautrer par deux fois au bac et qu'il devait trembler à l'idée que je puisse échouer une troisième et dernière fois. Je pense honnêtement que, si j'avais décroché mon diplôme l'année précédente, il aurait bien mieux toléré mes escapades. En fait, ses remontrances n'étaient pas liées à une quelconque question de moralité mais plus prosaïquement à mon avenir d'étudiant.

Je me souviens d'ailleurs que ma mère, toujours pratique, en avait rajouté une couche : "j'espère au moins que tu en profites pour parler anglais quand tu es avec elle !" Quand j'ai rapporté l'histoire à Danielle, elle a bien ri. Bien sûr plus tard dans ma vie je parlerai anglais avec quelques-unes de mes petites copines – anglaise, suédoise, allemande, flamande, finlandaise... – mais c'était tout à fait normal puisqu'elles ne

parlaient pas un traître mot de français ! En revanche je ne me voyais pas volontairement parler anglais avec une française, c'était impossible.

J'essayais donc de ne pas trop contredire mes parents à propos de ma situation, mais j'avais été surpris de constater que Danielle aussi adoptait un profil bas vis-à-vis des siens. Pourtant elle n'était plus une gamine, elle était pleinement adulte, majeure et indépendante, mais elle semblait vouloir donner une image lisse à son entourage. Cela peut sembler incroyable à l'heure actuelle, mais il faut se souvenir que, comme je l'ai expliqué en début de récit, les mœurs étaient encore très rigides dans les années 60 (et même au delà).

J'en veux pour preuve l'histoire de Gabrielle Russier, cette professeure de français de 30 ans qui avait eu la faiblesse d'entamer une liaison amoureuse avec l'un de ses élèves de seconde. C'était en 1968. Les parents du jeune homme avaient porté plainte pour détournement de mineur, si bien que la pauvre fille avait été par deux fois incarcérée aux Baumettes et son jeune amant placé en asile psychiatrique. Le dénouement de cette triste comédie s'était soldé par le suicide de Gabrielle seulement un an après le début de leur idylle. (Voir à ce sujet l'excellent film de Cayatte "Mourir d'aimer" que je vous conseille vivement. Il a un peu vieilli mais il fait davantage office de documentaire que d'œuvre de fiction).

Bien sûr la situation n'était pas tout à fait comparable puisque Gabrielle Russier était divorcée et mère de deux enfants alors que Danièle était libre comme l'air. On comprend donc que les parents du jeune garçon aient pu s'inquiéter du devenir de leur fils, d'autant plus que celui-ci n'avait que 16 ans au moment des faits. En outre le chenapan avait fui le domicile paternel pour aller vivre chez son enseignante, ce qui, à mon avis, n'avait pas été une très bonne idée. En comparaison Falbala et moi étions très sages ! Il faut se souvenir que celle-ci n'était pas MA professeure et que nous n'étions même pas dans le même établissement. Elle n'avait donc pas abusé de son influence éducative pour m'attirer. Elle n'était qu'une rencontre fortuite qui ne devait rien à son statut. Elle aurait pu être secrétaire de direction ou coiffeuse, l'histoire eût été la même.

Rien de comparable donc, mais n'empêche que mes parents auraient très bien pu la faire condamner, ils auraient été dans leur droit. Et le fait que son "fiancé" précédent ait tenté de se suicider n'aurait guère plaidé en sa faveur.

Petit clin d'œil du destin : dans cette affaire Russier, les deux protagonistes s'appelaient Gabrielle et Christian mais, dans le film "Mourir d'aimer", ils s'appellent... Danièle et Gérard ! N'est-ce pas étrange ?

À propos de relation élève-professeur, j'aimerais revenir sur une petite anecdote personnelle, bien moins dramatique et qui me fait sourire

aujourd'hui : en effet, quelques mois plus tard je m'apercevrai que ma prof de maths semblait à son tour... très attirée par moi ! Un jour où je m'étais encore une fois montré quelque peu dissipé durant son cours, elle s'était approchée de ma table et, sans doute à court d'arguments, elle m'avait confisqué... ma montre ! (en effet, j'avais l'habitude pendant la classe de la poser devant moi, ce qui est une façon plus discrète de regarder l'heure sans avoir à se retourner le poignet). Mais le plus drôle est que, le soir même, ma prof était venue à la maison rendre l'objet à mes parents en leur expliquant combien j'étais indiscipliné, comme on fait pour les petits enfants en classe de primaire ! Malheureusement, j'étais à ce moment-là absent de la maison et je n'ai pas pu assister à la scène. Dommage. Mais qu'espérait-elle en agissant de la sorte ? Me trouver seul chez moi ? Me coincer dans ma chambre ? Aujourd'hui avec le recul, je suis persuadé que oui, elle avait tenté sa chance, la pauvre...

Le plus étrange aujourd'hui est que, en découvrant sur internet les photos de Gabrielle Russier, je trouve à toutes deux une légère ressemblance. Encore un clin d'œil du Destin ? En revanche je dois avouer que ma prof de maths ne me plaisait pas trop, je n'aurais pas entamé la moindre liaison avec elle. Rien à voir avec ma jolie Falbala...

VI

Pour en revenir à notre histoire, nos huit années d'écart n'avaient fort heureusement engendré aucune complication sur le plan légal, c'était plutôt sur le plan humain qu'ils se faisaient sentir. Huit ans, ce n'est rien quand on est trentenaires ou plus, car le fossé s'estompe avec les ans, mais dans la prime jeunesse ce fossé devient douves. Je devais donc à chaque instant dompter le petit garçon qui résistait encore parfois en moi. Et comment Danielle vivait-elle cette différence ? Peut-être n'était-ce pour elle qu'une agréable cure de rajeunissement ? Ou peut-être ne faisait-elle aucun effort, ses fonctions d'enseignante l'ayant habituée à vivre avec plus jeune que soi ?

Je ne connaîtrai jamais le fond de sa pensée à ce sujet et, bien sûr, ne lui poserai jamais la question.

En tout cas notre idylle ne se solda par aucun drame et, en dépit de quelques difficultés d'organisation ou de contretemps, elle fut une période agréable, très romantique – inutile de vous faire un dessin.

Nous n'allâmes plus jamais dans les petits bals, nous avions mieux à faire. Mais il ne faut pas non plus s'imaginer que cette relation ne

m'apportait qu'un bonheur physique, elle fut aussi pour moi une expérience morale et intellectuelle qui m'a permis d'émerger d'une adolescence où je restais confiné de trop de contraintes.

Nous passions des heures à parler littérature et j'avoue que, mis à part Baudelaire ou les grands classiques qu'on nous fait étudier en cours, je n'étais pas boulimique d'œuvres trop intellos, je préférais les romans modernes. Danielle, en revanche avait une excellente culture et m'avait ouvert d'autres horizons. Elle m'avait par exemple fait découvrir Gide en me confiant quatre de ses ouvrages (l'Immoraliste, les Nourritures Terrestres, la Symphonie Pastorale et La Porte Étroite), ouvrages que je n'avais pas vraiment appréciés car cet étalage d'homosexualité ambiante n'était pas ma tasse de thé. Mais pour plaire à Falbala j'avais tout ingurgité.

C'est elle aussi qui m'avait fait découvrir Alain-Fournier et son "Grand Meaulnes". D'ailleurs, elle était venue à Paris pour les vacances de Noël et nous avons été dans un petit cinéma du Quartier Latin en voir la première version cinématographique. Depuis j'ai relu plusieurs fois ce roman quelque peu féérique avec un plaisir toujours égal. (Quand on pense qu'un an après l'avoir publié, son auteur a été tué au combat en 1914, on ne peut qu'en conclure que la guerre est vraiment un beau gâchis...)

Je dois également préciser que si ce roman m'avait touché, c'est peut-être aussi parce qu'il

présentait quelques similitudes avec ma situation d'alors : le personnage principal, Augustin Meaulnes, avait plus ou moins mon âge, il allait encore à l'école, il était tombé amoureux d'une jeune femme qui lui semblait inaccessible et, ultime similitude, il s'était montré, lors de ses premières approches, d'une timidité et d'une balourdise qui me ressemblaient bien... De plus, j'arborais moi-même un style quelque peu romanesque avec mes "pattes" très marquées, mon fin parapluie que je maniais en parfait dandy, et mon long manteau sombre taillé en redingote (tout ceci était très à la mode, rassurez-vous).

À propos du Quartier Latin où nous déambulâmes parfois, je dois dire qu'il n'avait rien à voir avec la machine à touristes qu'il est devenu aujourd'hui. Il était véritablement un quartier étudiant, c'est-à-dire qu'on y croisait surtout des jeunes, des intellectuels et des artistes, et qu'il était agrémenté de petits estaminets et autres échoppes bon marché. On y trouvait beaucoup de librairies – dont certaines très spécialisées – qui restaient accessibles aux bourses les plus modestes. C'est d'ailleurs là, rue des Écoles, que, quelques années plus tard, je viendrai m'approvisionner en disques vinyles en raison de leurs prix imbattables. Il n'y avait pas de magasins de luxe ni de restaurants grecs, ni aucun autre piège à touristes.

De plus il faut savoir que le Boul'Mich était encore à double sens, que la circulation était fluide et qu'on pouvait même s'y garer facile-

ment et... gratuitement ! La liberté sans stress ni contraintes ! Et le sol était encore recouvert de pavés, ceux-ci devant être remplacés par de l'asphalte après les barricades de mai 68. Tout un passé révolu... Le seul endroit qui semble avoir traversé le temps est le "Petit Journal", un club de jazz situé face aux grilles du Luxembourg, et que je fréquenterai parfois dans les années à venir.

Pour en revenir à nos lectures, il y eut encore beaucoup d'autres livres échangés mais j'en garde un souvenir un peu flou. Combien d'heures avons-nous ainsi passées, elle et moi allongés sur ses coussins et plongés dans quelques ouvrages qu'elle tirait de ses étagères ! Et nous étions tellement proches que, dans les jours qui suivaient, je sentais encore sur mon pull les traces de son parfum – Fidji de Guy Larroche, je ne l'ai jamais oublié...

En revanche, je me souviens assez mal des musiques qui ont marqué notre liaison. La première qui me revient à l'esprit est "Il est cinq heures, Paris s'éveille" de Dutronc. Pourquoi cette chanson ? Tout simplement parce que je l'entendis pour la première fois sur mon petit transistor alors que j'écrivais à ma bien-aimée, ce qui explique sans doute pourquoi cet air est resté à jamais lié à notre histoire.

Bien sûr, d'autres musiques aussi me font revivre cette période (La Chanson de Lara, La Reine de Saba, Les Moulins de mon Cœur, Pup-

pet on a String, Those were the Days... sans oublier l'incontournable Brassens) mais il faut se souvenir que je ne regardais que rarement la télévision (il n'y avait que deux chaînes à l'époque), que je ne possédais que très peu de disques et que je ne percevais les échos de l'actualité musicale qu'au compte-gouttes à travers mon petit poste de radio. Donc les airs à la mode ne me submergeaient pas vraiment.

Ainsi nous filions le parfait amour en toute discrétion, mais un jour que je stationnais sur la place du village, Jean-Jacques Dubreuil s'était approché de moi et, par ma vitre ouverte, il m'avait lancé :

– Alors, il paraît que tu sors avec Danielle ?

Complètement pris au dépourvu, je m'étais contenté de marmonner :

– Heu, oui... comment tu le sais ?

Il m'avait alors répondu, l'air supérieur :

– Qu'est-ce que tu crois, je ne suis pas tombé de la dernière pluie !

Et ce fut tout. Pas de soufflet, pas de duel à l'aube dans un pré. Bien sûr il n'était pas plus malin qu'un autre, s'il était au courant c'était tout simplement parce qu'on le lui avait rapporté, mais je me suis toujours demandé qui était ce "on". Était-ce quelqu'un de la bande qui l'avait répété à d'autres gars jusqu'à ce que ça fasse le tour du village et que ça lui revienne aux oreilles ? Ou bien était-ce Danielle elle-même ? J'avoue que je me suis longtemps posé la question mais je n'ai jamais osé en parler. J'étais ma-

ladroit, certes, mais je commençais à comprendre qu'il faut savoir parfois se taire.

De toute façon Jean-Jacques n'avait rien à me reprocher. Je ne l'avais pas trahi, je ne lui avais volé personne, je n'étais que son humble successeur. Mais je crois qu'il avait voulu fanfaronner un peu car, je le découvrirai bien plus tard, on déteste souvent nos successeurs. On les trouve indignes de nous remplacer. C'est totalement illogique mais c'est ainsi... Surtout quand ledit successeur n'est qu'un jeunot !

Ces petites anecdotes mises à part, mes études ne souffrirent pas trop de cette liaison puisque, comme je l'ai expliqué, non seulement je redoublais, mais je m'étais orienté vers un niveau moins matheux. Je me maintenais donc à flot sans trop de difficultés. D'ailleurs j'avais beaucoup plus de temps libre que les années précédentes et je pouvais me permettre des activités annexes telles que, par exemple, le secourisme (dont j'ai tout oublié), ou la pratique du karaté.

Ce sport (ou plutôt cet art diraient les puristes) était une nouvelle preuve de mon intégration dans le monde adulte. Cela peut surprendre aujourd'hui, mais il faut savoir qu'à l'époque le karaté était une pratique très peu répandue, auréolée de légende et d'un peu de mysticisme. D'ailleurs les clubs étaient rarissimes et j'avais eu la chance inouïe d'en avoir un juste à côté de chez moi. Cette pratique était donc considérée comme une sorte d'arme imparable, un super-

pouvoir réservé à quelques initiés, moines orientaux ou agents secrets tels que James Bond. Pour preuve, le petit dojo où je m'entraînais n'acceptait pas les femmes ni les enfants. Donc être admis dans un tel sanctuaire était le signe indiscutable de mon appartenance au monde réel.

À la mi janvier, Danielle eut un petit passage à vide. Elle désirait de plus en plus ma présence et ne supportait plus sa solitude quotidienne. Nous nous voyions parfois le samedi, parfois le jeudi (puisque le jour de congé scolaire était alors le jeudi), mais jamais d'une façon régulière ni suivie. Voici ce qu'elle m'écrivait, un soir de cafard :

"Tu ne peux imaginer quel est mon état d'âme ce soir. Me voici seule et ce silence, cette solitude me pèsent... Comme ta présence me manque ! Je suis sûre qu'à toi seul tu aurais parfaitement réussi à combler le vide de mon appartement... Mon transistor me débite quelques notes qui meublent péniblement ma solitude... Seule ta présence m'apporterait le réconfort dont j'ai besoin. Il me faudrait ta chaleur pour réchauffer le froid de mon âme"...

Ma chaleur réchauffer le froid de son âme ? Jamais je n'aurais imaginé, lorsque je l'ai aperçue pour la première fois passer devant chez moi sur sa bicyclette, que cette femme m'écrirait un jour de telles lignes. Même sous acide je n'aurais pu le concevoir ! Et sa détresse de s'appesantir :

"Je me plais à imaginer que tu m'attends dans l'autre pièce, mon regard se tourne vers ma chambre, je t'y vois impatient comme à ton habitude parce que je me complais à me faire attendre, à me faire désirer. Mais malheureusement tout ceci n'est qu'un mirage qui naît de ma soif de toi. La réalité est terrible".

On nageait en plein roman à l'eau de rose, je n'osais à peine y croire.

"Il ne me reste plus qu'à me coucher et à me plonger dans un livre quel qu'il soit pour ne plus entendre mon cœur qui gémit et qui pleure".

Voilà ! De toute évidence elle avait des coups de blues et on la comprend. Elle, jeune, jolie, énergique, se retrouvait subitement seule, en plein hiver, isolée dans une bourgade au fin fond de la Brie. Sans téléphone, sans télévision, sans amis ni famille, avec juste une petite radio et quelques livres pour toute distraction, il y avait en effet de quoi tomber dans la déprime.

Et le pire est que, je crois, je ne m'en rendais pas vraiment compte, du haut de mon adolescence feutrée. Pour moi qui vivais confortablement chez papa-maman, la solitude était un poids que je ne connaissais pas. (Je ne la découvrirai que deux ans plus tard, isolé en province dans une petite chambre d'étudiant sans chauffage). Mais en attendant, je doute d'avoir su réconforter mon amie en dépit de mes nombreuses

missives enflammées. Elle souffrait de trop de solitude, moi j'étouffais de trop de promiscuité. Elle était trop libre, et moi trop encadré. Mais, finalement, nous étions aussi seuls l'un que l'autre, chacun à notre manière.

Puis la vie et notre jeunesse reprenaient le dessus et nous trouvions le moyen de nous rapprocher de temps à autre, sans penser aux prochains au-revoir qui arrivaient toujours trop tôt, toujours trop vite...

VII

Début février, elle m'écrivit pour m'expliquer qu'en raison de petits problèmes de santé, elle ne pourrait pas venir à Paris le jeudi suivant comme convenu. Un peu déçu je continuai la lecture de sa petite lettre, lorsque tout à coup je tombai sur une phrase que je dus relire plusieurs fois avant d'en saisir le sens :

"Ne m'en veux pas mais je crois qu'il est temps de mettre les choses au point. Il faut que nous cessions de nous voir."

Comment ça, "cesser" de nous voir ? C'était impossible, j'avais mal compris. Ou elle avait dû mal s'exprimer. Je me ruai sur les lignes suivantes en espérant y voir un peu plus clair, mais le reste de la lettre ne faisait que confirmer mes craintes :

"Il me semble que je serai en paix avec moi-même si je te rends ainsi toute ta liberté et que je retrouve du même coup la mienne".

Ainsi, si elle cassait notre relation ce n'était pas par lassitude mais juste pour me rendre ma liberté ? Mais je n'en voulais pas, moi, de ma liberté !

"Je reste une amie pour toi, tu es désormais libre et je crois que je fais bien en prenant moi-même cette décision qui te semblera peut-être cruelle".

Et le coup de grâce fut la formule finale, celle qu'on griffonne juste avant la signature. Finis les "je t'embrasse", les "tendrement", les "Falbala" et les petites croix en guise de baisers, elle avait froidement écrit : "*au revoir.*"

Et ça, ça faisait mal.

Dire que j'étais abasourdi est très en dessous de la réalité. Je venais de prendre un coup de massue sur la tête, coup de massue d'autant plus douloureux qu'il était complètement inattendu. Et le plus pénible de l'histoire était que, comme je l'ai déjà dit, mes lettres m'attendaient toujours à côté de mon assiette : j'étais donc en cet instant assis face à ma mère, ce qui fait que je ne pouvais, ni ne voulais, laisser transparaître ma contrariété naissante. Et pour couronner le tout, l'après-midi même je devais retourner en cours ! Je ne sais pas de quoi il a été question ce jour-là, mais je n'ai certainement pas dû capter un seul mot de ce qu'ont raconté les professeurs. Les yeux dans le vague, j'avais une boule à l'estomac, une envie de sangloter et d'innombrables interrogations qui se bouscuaient dans ma tête.

Le soir, enfin seul dans ma chambre, je pu lire et relire ces lignes en me persuadant que j'avais mal compris et que je devais les relire

encore et encore. J'espérais, à chaque lecture, voir les mots s'effacer et les phrases prendre une signification nouvelle. Mais la réalité était que je ne comprenais absolument pas ce qui m'arrivait. Pour ça aussi, c'était la première fois.

Jamais la moindre dispute, jamais le moindre désaccord, pas la plus petite chamaillie entre nous, notre relation était continuellement au beau fixe. On s'était vus une huitaine de jours auparavant et je n'avais pas pressenti le moindre signe de lassitude de sa part. Alors que s'était-il passé ?

Aujourd'hui, en relisant soigneusement ses lettres antérieures, je détecte de discrets indices que je n'avais pas su voir alors. Elle se posait de plus en plus souvent des questions, elle sentait que notre relation ne déboucherait jamais sur rien et que nous étions condamnés à ne nous voir qu'en coup de vent. Ainsi m'avait-elle écrit un soir de doute : *"Qu'advient-il de tout ce qui nous a réunis ? Tout me semble absurde..."*

Je ne sais même plus ce que j'ai bien pu lui répondre. Des banalités sans doute...

Surtout, elle ne supportait plus ses longues semaines de solitude. Je l'ai déjà dit, elle était jeune, elle était belle, sociable, dynamique, elle voulait vivre ! Et moi je n'ai rien vu venir, j'étais trop immature... Danielle m'appréciait pour ce que j'étais, mais pas pour ce que je lui apportais car je ne lui apportais rien. Quelques heures de plaisir éphémère, sans plus.

J'ai tout de suite répondu à sa lettre de rup-

ture par un courrier probablement pitoyable – dont je n'ai gardé aucun souvenir – mais sur lequel je ne me fais guère d'illusions : j'ai dû me vautrer dans la sensiblerie et la pleurnicherie, ignorant alors que se lamenter est la dernière chose à faire pour raviver une flamme mourante.

Elle me répondit à son tour, mais sa longue lettre n'était plus celle d'une amante mais d'une grande personne qui tente de raisonner un enfant :

"Tu vas vite remonter la pente ; le temps estompe tout, il travaille pour nous. Tu reprendras vite goût à la vie.... Tu es jeune, tu as encore peu vécu ; tu dramatises tous ces petits incidents de ta vie personnelle comme je l'ai fait à ton âge... Tous tes petits déboires actuels ne sont pas bien grave, tu en sortiras mûri..."

Je lui en voulus sur le coup de me traiter en petit garçon immature mais c'est elle qui avait raison : je n'avais pas vraiment franchi le cap, je n'étais plus un enfant mais pas tout à fait un adulte. Je me débattais entre deux eaux. Elle m'avait tenu la main pour m'aider franchir le gué mais maintenant elle voulait que je me débrouille tout seul...

Et je ne voyais même pas, tout entier tourné vers mon ego blessé, combien elle restait attentionnée. Sa lettre faisait quatre longues pages, ce à quoi elle n'était pas tenue. Je connaîtrai plus tard d'autres donzelles qui ne se donneront pas

tant de mal et ne feront même pas l'effort d'envoyer de lettre de rupture pour me rejeter. Mais elle, même séparée, elle demeurerait à l'écoute.

Ses consolations ne me suffisaient pas, je ne tenais plus en place, j'échafaudais des plans, des stratagèmes de récupération. Et surtout il me fallait une explication rationnelle, un dialogue les yeux dans les yeux. Je devais aller au Châtelet !

Fort heureusement j'avais toujours ses quatre livres d'André Gide sous la main, tenant là une fabuleuse excuse pour la revoir. Mais comment m'absenter un soir de semaine sans avoir encore à batailler avec mes parents et inventer une foule de prétextes ? Bien sûr, j'aurais pu attendre tranquillement le week-end suivant ou un jeudi après-midi, c'eût été plus simple, mais je ne pouvais pas attendre, je devais partir au plus vite !

Par chance, je m'étais inscrit à un ciné-club où l'on nous projetait chaque mois un classique (Hitchcock, Bergman...), à la suite de quoi un critique nous invitait à en discuter, exercice qui se prolongeait parfois assez tard. Or le lendemain soir précisément je devais me rendre à ma petite séance mensuelle. Je profitai donc de l'aubaine pour m'éclipser et foncer au Châtelet. Quand je dis "foncer" je n'exagère pas, je conduisais avec le pied véritablement au plancher, c'est-à-dire en écrasant la pédale d'accélérateur sur le tapis de sol. Je me demande comment je n'ai pas eu d'accident ce soir-là, non seulement à cause de l'étroitesse des routes nationales

d'alors, mais aussi et surtout à cause de l'instabilité inhérente à la Dauphine. Son moteur à l'arrière et l'absence de poids à l'avant la rendait particulièrement "flottante" à haute vitesse.

À peine garé, je me précipitai sur la fameuse clochette, cette alliée qui un soir de novembre avait fait basculer mon destin. Mais seul le silence lui fit écho. J'imaginai un instant que la perfide se dissimulait dans l'ombre de ses persiennes et m'observait sans mot dire, mais la petite 4L bleue étant également absente, j'en conclus que le petit appartement était réellement vide. Mais où était-elle passée ? Avait-elle déjà trouvé chaussure à son pied ? Je n'osais même pas y penser...

Je renouvelai l'expérience le lendemain soir sous je ne sais plus quel prétexte, mais je me retrouvai encore une fois le bec dans l'eau. Décidément je jouais de malchance !

Finalement, ce n'est que le jeudi suivant, en milieu d'après-midi, que je parvins à la coincer. Mes petits bouquins sous le bras – tels de précieux laissez-passer qu'elle ne pourrait ignorer – je gravissais enfin son petit escalier de bois, le cœur gonflé d'espoir. Elle allait succomber et admettre que tout ceci n'était qu'un malentendu, j'en étais certain.

Elle me reçut gentiment, nous nous installâmes sur ses coussins à même le sol et commençâmes à discuter de choses et d'autres – probablement de littérature, comme dans le bon vieux temps. Et c'est là que je tentai la manœuvre la

plus déplorable et la plus pitoyable de toute mon existence. Je frôlai sa main, je frôlai son genou, je frôlai sa hanche, tout ça "par inadvertance", sans y prêter attention. Puis mes gestes se firent de plus en plus insistants, (de plus en plus lourdingues devrais-je préciser), toujours par mégarde bien sûr, parlant poésie et littérature afin de mieux l'endormir. Je sentais que j'allais la faire craquer, la faire succomber, lui arracher quelques frissons – c'était obligé.

Mais elle resta de marbre, insensible et dédaigneuse de mon approche maladroite. Je ne comprenais pas un tel renversement de situation. Comment pouvait-on repousser à ce point ce dont on s'était autrefois délecté ?

Au bout de longues minutes d'un jeu stupide qui s'appesantissait maintenant dans un silence glacé, je me résignai et finis par admettre en souriant bêtement :

– Je crois que je suis ridicule.

Elle leva enfin les yeux vers moi. J'espérais qu'elle allait répondre quelque chose du style : mais non, tu n'es pas ridicule, c'est juste moi qui ne suis pas très en forme. Reviens-la semaine prochaine si tu veux.

Mais au lieu de ça elle me répondit en soupirant :

– C'est déjà bien que tu t'en aperçoives !

Et voilà, tout était dit, c'était sans appel. Je me levai, le cœur serré, conscient qu'une lourde porte venait de se refermer derrière moi. Une lettre de rupture est toujours difficile à avaler,

mais la froide indifférence de ma petite Falbala me semblait pire que tout. Je n'y comprenais plus rien.

Je me levai et quittai ce triste appartement, témoin muet d'un bonheur déchu, laissant derrière moi cette douce odeur de fuel à laquelle je m'étais pourtant bien habitué. Puis je descendis le petit escalier de bois et les quatre marches de pierre pour la dernière fois. Je n'eus pas même un regard pour la petite cloche qui, cette fois, n'avait pas daigné me venir en aide. Les miracles ne se produisent pas deux fois.

Désormais sans livres à restituer, je n'avais plus aucune excuse pour revenir en ces lieux. Pas même par hasard...

Sur le chemin du retour je pensai souvent à Jean-Jacques Dubreuil. Pour la première fois je le comprenais. Comment avais-je pu le critiquer en apprenant son suicide raté ? Qu'avais-je dit déjà ? Qu'il fallait être stupide pour vouloir mourir pour une fille ? Pauvre ignorant que j'étais, pour qui me prenais-je pour juger sans avoir vécu ?

Bien sûr je ne m'écrasai sur aucun obélisque ni aucun platane, mais je me recroquevillai alors dans une longue phase de tristesse intérieure qui n'était pas prête de s'estomper.

Dans les semaines qui suivirent je me figeai dans mes souvenirs, n'ouvrant d'ouvrages que pour lire et relire "Les Fleurs du Mal", poèmes dont la mélancolie morbide résonnait au mieux avec mon actuel état d'âme. J'écrivis même

quelques alexandrins assez lugubres et tout à fait dans style baudelairien (pour ceux que cela intéresse je les ai relégués en fin de volume).

Mais, étrangement, au plus profond de moi une minuscule lueur d'espoir continuait de vaciller. J'étais certain que l'histoire n'était pas finie et qu'un jour lointain je la récupérerai, ma Falbala.

VIII

Avec les beaux jours, la tristesse commença à s'éteindre un peu et, pour m'efforcer d'oublier, je retournai de plus en plus souvent dans les petits bals de campagne avec Roland et toute la clique. Sauf que là je ne me faisais plus conduire, c'était moi qui conduisais les autres.

C'est ainsi que je me suis mis à "draguer" comme un forcené, en suivant quelques principes que j'avais fini par peaufiner :

Ma première règle était tout d'abord de pénétrer dans la salle dès l'ouverture et de me poster face à l'entrée pour mieux guetter l'arrivée du "gibier". Mon but était de repérer les filles non accompagnées et de faire mentalement ma sélection. Ayant jeté mon dévolu sur une pièce de choix, je m'appliquais alors à ne plus la perdre de vue. Je m'en rapprochais même carrément lorsque je sentais qu'une série de slows était enfin sur le point d'éclorre.

Cette approche systématique était très importante, car elle me permettait non seulement de ne pas me faire souffler la belle par quelque concurrent plus rapide, mais elle me permettait en outre de ne pas la perdre à l'instant crucial : car il faut savoir qu'à ce moment-là les lumières se tamisaient brusquement pour favoriser l'inti-

mité, et que retrouver sa proie dans la pénombre n'était pas chose facile.

Il m'arrivait bien sûr d'essayer quelques refus, et je devais alors me précipiter vers le gibier numéro 2 que, bien sûr, je n'avais pas non plus perdu de vue durant mon approche du numéro 1. Mais tout ceci n'était pas évident, surtout que parfois je n'avais même pas de numéro 2 ni 3 à me mettre sous la dent tant le terrain de chasse pouvait se montrer peu giboyeux certains soirs.

J'ai récolté quelques gentils flirts de ci de là, et même une liaison d'un mois avec une belle polonaise, Annick, mais qui, je m'en rendrai compte bien plus tard, s'inventait une personnalité irréaliste, des richesses, des châteaux en Pologne (véridique) et affabulait en permanence. Je pense que la pauvre n'était pas malhonnête mais seulement atteinte d'une mythomanie très prononcée. Mais de toutes ces conquêtes éphémères aucune n'arrivait à la jolie cheville de Falbala, c'était impossible, elle les évinçait toutes... toujours...

Puis il y eut mai 68, ce qui me changea quelque peu les idées et me priva de cours pour les deux derniers mois, tous les établissements scolaires étant fermés. Nous eûmes juste quelques cours de rattrapage expédiés en catastrophe avant les épreuves du bac.

Cette période soi disant "révolutionnaire" était vraiment quelque chose de nouveau, car la jeunesse prenait subitement conscience que les choses n'étaient pas figées et que la société pou-

vait devenir plus souple, donc plus agréable à vivre. Bien sûr tout le monde nageait en pleine utopie, mais on imaginait sincèrement que le fait d'être "cool" et de tout permettre allait tout arranger ! Je me souviens notamment d'un slogan qui fleurissait sur les murs : "Il est interdit d'interdire". Et quand je vois la société d'aujourd'hui bardée d'interdictions et de réglementations de plus en plus ubuesques, je me dis que les ex-soixante-huitards ont bien tourné leur veste depuis !

Le film "Easy Rider" illustre d'ailleurs assez bien l'ambiance qui régnait à l'époque et la naïveté qui animait beaucoup de contestataires – mouvement d'abord lancé par les hippies au début des années 60. Combien ont ainsi voulu fonder des communautés de liberté absolue, partir élever des chèvres et gratter leur guitare loin d'une société dite "de consommation" ? Et combien se sont adonnés au LSD et autres drogues toxiques en étant persuadés qu'il ne s'agissait là que d'inoffensifs paradis artificiels ? Ils en sont pratiquement tous revenus l'oreille basse (du moins ceux qui n'en sont pas morts), mais un nouveau mode de pensée était né : on pouvait – ici du moins – avoir la barbe, les cheveux longs et contester l'autorité !

Je vais vous donner un exemple qui témoigne de l'atmosphère très folklorique qui régnait alors. La scène se situe un peu plus tard, fin 68 début 69. Je n'ai pas du tout été un acteur actif de cette pagaille généralisée, j'étais même très

indécis, mais un camarade très gauchisant (bien que petit bourgeois friqué et fils de patron) m'avait invité à assister à une réunion politique de son bord – des espèces de bolchéviques communistes trotskistes léninistes maoïstes et j'en passe...

Là j'assistai à quelques scènes d'anthologie hallucinantes. Ainsi, micro à la main, un prof de sociologie expliquait que, durant ses cours, ses étudiants le chahutaient mais qu'ils avaient parfaitement raison. C'était leur droit. Quelques-uns de ses élèves présents dans l'assemblée s'étaient alors mis à rire ouvertement en le montrant du doigt, lui lançant des quolibets et le traitant carrément de "con". Aussitôt, l'enseignant, en totale contradiction avec ses principes de tolérance extrême, était rentré dans une colère noire et l'auditoire s'était alors divisé en deux camps : ceux qui pensaient qu'il méritait effectivement ce qualificatif et ceux qui y étaient opposés.

S'en était alors suivi un débat houleux sur ce sujet hautement passionnant, débat d'autant plus cacophonique que deux micros circulaient en même temps dans la salle ! De toutes parts les injures volaient bas et les grossièretés fusaient. Je crois n'en avoir jamais autant entendu à la fois, mais il faut bien comprendre que la liberté d'expression passait aussi (et surtout) par la nécessité d'être vulgaire.

Pour le bouquet final, un gros barbu chevelu était monté sur l'estrade et, en signe de contestation, il avait baissé son pantalon et nous avait

exposé son postérieur une longue minute durant. Voilà, c'était aussi ça, le dialogue révolutionnaire...

Vous pensez sans doute que j'exagère et que de telles scènes étaient exceptionnelles mais, même si ces exemples sont extrêmes, l'ambiance était quand même à la permissivité généralisée et aux propos débridés. Était-ce une réaction à une éducation parfois trop étouffante ? En quelque sorte oui, c'était, je pense, la marmite qui explosait. Et quand on sait que mai 68 n'a pas été un mouvement structuré, organisé, et encore moins fomenté et que tout est parti d'un minuscule chahut d'étudiants à Nanterre (dû entre autres à Cohn-Bendit), on comprend que la société d'alors était sous une telle pression que la moindre étincelle avait suffi à mettre le feu aux poudres. Malheureusement – et comme c'est souvent le cas lors des révolutions – on est tombé dans l'excès inverse, portant aux nues un laxisme et une permissivité dont les effets pernicious se font encore sentir aujourd'hui. Mais ceci est une autre histoire...

Revenons à mon bac. Son heure tant appréhendée sonna et là les choses s'avèrent alors très spéciales. En effet, suites aux importantes grèves qui avaient paralysé les établissements scolaires dans leur totalité, il avait été décidé que l'examen serait uniquement... oral ! Ça peut sembler simple comme ça, mais je peux vous garantir que l'épreuve est loin d'être de tout repos, et que "dire" sa dissertation de français ou

de philosophie au lieu de pouvoir l'écrire est très perturbant. On n'est pas exercé à ça. Bien sûr, après avoir tiré son sujet sur un bout de papier on avait un petit quart d'heure pour le préparer dans un coin, mais cela ne ressemblait en rien à un examen traditionnel. Et, pire, résoudre son problème de maths directement au tableau devant l'examineur était encore plus déstabilisant. D'ailleurs je me souviens avoir eu tout à coup un gros trou de mémoire qui avait failli tout faire échouer. Ce n'est qu'au moment où l'examinatrice m'avait lancé sèchement : "C'est bon, allez vous rasseoir" que, dans un éclair de lucidité, la réponse m'était revenue et que j'avais pu continuer ma démonstration. J'avais eu chaud !

Malgré ce petit incident, je n'étais pas trop inquiet vis-à-vis des matières à caractère scientifique ni littéraires, non, c'était plutôt l'histoire et la géographie qui me posaient problème. Non seulement ce sont là des domaines qui ne m'intéressaient absolument pas (et ne m'intéressent toujours pas), mais surtout ce sont, il faut bien le reconnaître, des matières "à mémoire". Or pour moi qui suis très déficient sur ce point (on l'a vu notamment au moment du permis de conduire) l'histoire-géo avait toujours été depuis la classe de 6ème ma bête noire. Et je savais que si je devais de nouveau échouer au bac, ça serait, nul doute possible, par la faute de ces deux disciplines exécrées.

Comme prévu, ma session avec l'examineur concerné se passa plutôt mal, et si je m'en sortis

ce ne fut que par une petite pirouette. En effet, comme nous n'avions pu boucler les programmes en temps et en heure, nos professeurs respectifs avaient dû mentionner sur notre bulletin scolaire les chapitres non étudiés. Or mon prof d'histoire-géo avait cru bon de bâcler deux mois de cours en une heure et pouvoir ainsi fanfaronner, par fierté mal placée, qu'il avait fini le programme dans les délais. C'est sur cette petite irrégularité que j'avais pu jouer. En effet, lorsque, à la fin de l'entretien, l'examineur conclut fort justement que je ne savais rien, je me plaignis qu'il m'avait interrogé pile sur un sujet que je n'avais pas étudié. Il s'en étonna, vu que mon carnet prétendait le contraire, et je lui avouai alors que mon professeur avait menti par orgueil. Et lorsqu'il me demanda pourquoi je ne l'avais pas prévenu avant, je répondis, l'air faussement penaud : "J'ai pas osé".

Je passais bien sûr pour le dernier des imbéciles mais je m'en moquais, j'avais fourni une excuse plausible à mes lacunes et à mes amnésies. Il ne me mit pas le zéro que je méritais mais un petit 6 sur 20, ce qui me semblait très généreux de sa part. J'ai su par la suite qu'il avait simplement calculé ma note en fonction de mes autres résultats afin que j'obtienne tout juste la moyenne générale. Ceci m'a permis d'obtenir mon diplôme avec 205 points sur 400. Ouf !

(Je remarque quand même que, bien que dégoûté des mathématiques à jamais, c'est dans

cette matière que j'obtenais la meilleure note devant toutes les autres, ce qui prouve que j'avais peut-être eu tort d'abandonner le domaine où j'étais le plus à l'aise...)

Je voudrais raconter ici une autre anecdote à propos de cette journée épique. Lorsque j'avais découvert le sujet qui m'était imposé en physique, je m'étais senti rassuré : il s'agissait d'un problème de poulies multiples, chose que je maîtrisais à la perfection – à 200% oserais-je dire puisque, ne l'oubliez pas, je redoublais. Je résolus donc mon problème avec facilité mais, tout à coup, la jeune examinatrice se mit à me poser des questions tout à fait saugrenues. La soupçonnant de simuler l'incompréhension et de chercher à m'induire en erreur pour mieux m'éprouver, je ne me démontai pas et lui exposai clairement mon raisonnement sans m'énerver ni me troubler. Je réussis haut la main et je dois dire que ce fut mon passage le mieux argumenté de toutes mes épreuves.

Mais, surprise, en découvrant plus tard mes résultats, je constatai avec stupeur qu'elle ne m'avait gratifié que d'un ridicule 10 sur 20, ce qui ne correspondait pas du tout à ma prestation. Je n'ai jamais compris pourquoi. Aujourd'hui je ne vois que deux explications possibles : ou bien elle était du même bois que mon prof de Maths-élem, celui qui l'année précédente, souvenez-vous, prenait un malin plaisir à massacrer les notes ; ou bien ses questions idiotes n'étaient pas feintes et elle n'avait effectivement rien

compris à son propre problème de poulies... Dans son cas, j'opterais plutôt pour la seconde hypothèse...

Le bac enfin en poche, il me fallait maintenant savoir quelle suite j'allais donner à ma brillante envolée.

Personnellement, j'étais d'avis de tout arrêter. Je voyais bien que je n'étais pas spécialement doué pour les études (ni leur mémorisation) et que, de plus, je n'avais strictement aucune prédilection à faire valoir. Je ne parvenais même pas à imaginer de quoi pourrait bien être faite ma future vie professionnelle. Zéro vocation, zéro ambition, zéro motivation ! J'envie les gens qui ont une passion et peuvent se lancer dans des études qui leur plaisent. Moi je n'ai jamais eu cette opportunité, j'ai toujours avancé à l'aveuglette, j'ai toujours subi et n'en guérirai jamais.

Finalement c'est mon père qui, enfin conscient de ma propre "auto-indifférence", a eu l'idée des études courtes : une nouvelle forme d'universités venait de voir le jour, les Instituts Universitaires de Technologie, plus communément appelé I.U.T. Ceux-ci proposaient un cursus sur deux années seulement. Pourquoi pas, après tout, mais quel établissement choisir ? La liste était longue et aucun secteur ne m'attirait vraiment. Je procédai donc par élimination et finalement j'optai non pas pour la branche qui me plaisait le plus mais pour celle qui me déplaisait le moins. Voilà donc des études qui com-

mençaient bien ! Mon petit tri éliminatoire m'avait ainsi imposé la "Gestion des Entreprises".

Cependant, l'ombre de Falbala ne s'était pas estompée pour autant et je vis dans cette histoire d'IUT l'occasion de m'en guérir peut-être à jamais. Étant donné que l'établissement le plus proche de chez moi se situait, en ce temps-là, Porte Dauphine (ce qui faisait quand même un sacré bout de chemin vu que le RER était pratiquement inexistant) je saisis cet inconvénient pour suggérer de m'installer carrément en province. Je pensais – ce qui n'est pas dénué de bon sens – qu'en coupant les ponts d'avec mes souvenirs je cicatriserais plus vite. Perdre de vue les lieux et les objets qui me faisaient trop souvent penser à Falbala et fréquenter un autre univers, n'était-ce pas le meilleur moyen de tout effacer d'un coup de chiffon magique ?

C'est finalement Angers qui emporta mon adhésion. Non pour la qualité de son université (dont j'ignorais tout) mais plus prosaïquement pour... son climat légendaire.

Après des vacances d'été assez mornes (dont un mois passé à clouer des caisses dans l'entreprise d'emballages de mon oncle), je fis enfin mes valises pour le Maine-et-Loire.

Le dépaysement fut total puisque je n'y connaissais strictement personne. Et comme le téléphone se faisait toujours aussi clairsemé et les communications encore plus onéreuses (vu la

distance), je n'avais plus aucun contact avec amis ni entourage, sauf épistolaire bien sûr.

Je plongeais donc dans un nouvel univers, tant sur le plan géographique qu'intellectuel. Les matières enseignées n'avaient plus rien à voir avec celles du lycée et, chose inespérée, elles semblaient même m'intéresser ! De plus je m'étais inscrit à l'équipe de rugby de la ville ainsi qu'à celle de l'IUT afin de me défouler physiquement puisque je n'avais plus de club de karaté à disposition.

Enfin, je ne tardai pas à me faire une nouvelle petite amie, Christiane, une blonde étudiante aussi jolie que timide. Bref, j'étais sur la bonne voie.

IX

Malheureusement, les bonnes résolutions ne durent pas longtemps. Peu de temps après avoir emménagé, j'écrivais une petite lettre à Danielle pour lui faire part de mon exil et lui dépeindre ma nouvelle vie d'étudiant. Je savais que je n'avais plus rien à espérer d'elle – surtout à 300 kilomètres de distance – mais je tenais à ne pas perdre le contact. Après tout, qui peut savoir ce que nous réserve l'avenir... La petite lueur n'était pas éteinte...

Sa réponse, essentiellement consacrée à ses dernières vacances d'été, m'éclaira beaucoup. Je crois que je compris enfin sa vraie personnalité et l'immense frustration qu'elle avait dû ressentir en ma compagnie. Voici ce qu'elle écrivait :

"Tout d'abord 3 semaines en juillet à l'université d'Exeter en Angleterre où l'ambiance a été remarquable, puis une dizaine de jours dans un petit port de pêche de la côte sud-ouest fréquentée par les hippies et les artistes du coin. J'ai fait aussitôt partie d'une bande de jeunes anglais qui m'ont fait partager leur vie et leurs folles soirées. J'ai fait de vastes progrès en argot anglais ! Puis un séjour d'un mois en Corse dans un camp d'étudiants de 18 à 30 ans : ambiance de contestation permanente, discussions

politiques, érotiques... très très libres. Là je me suis livrée à pas mal de sports : voile, ski nautique, plongée sous-marine et "cheval" qui m'a parfaitement emballée".

Sa lettre correspondait exactement à ce que j'ai décrit dans le chapitre précédent : le vent de la liberté soixante-huitarde ! Son allusion aux "*discussions très très libres*" est tout à fait dans le ton de l'époque, et quand on sait que cette liberté ne se limitait pas qu'aux paroles, j'ose à peine imaginer les activités tout aussi libres dont elle a dû bénéficier dans la foulée. Elle n'en parle pas clairement bien sûr, mais celles-ci se devinent en filigrane. Pour preuve, lorsqu'elle parle d'équitation je ferais remarquer qu'elle écrit le mot "cheval" entre guillemets ! Était-ce moi qui avais l'esprit mal tourné ou elle qui s'était permise une discrète allusion ? Je l'en crois capable...

Quoi qu'il en soit, cette fille était, je l'ai déjà dit, une bombe d'énergie, une source de vitalité, ouverte à tous les horizons et très éloignée de ma platitude habituelle. Elle aspirait à autre chose que d'écouter des poèmes de Baudelaire pendant des heures ! Je compris enfin qu'elle et moi évoluions sur deux planètes différentes et que c'était même un miracle que ces deux planètes aient pu un jour se croiser.

Néanmoins sa lettre restait très ambiguë car, après m'avoir dépeint ses aspirations profondes, elle avait rajouté un petit post-scriptum suggé-

rant que, lors d'une de mes remontées sur Paris, je passe la voir au Châtelet ! Cette fille était incroyable, soufflant tour à tour le froid et le chaud.

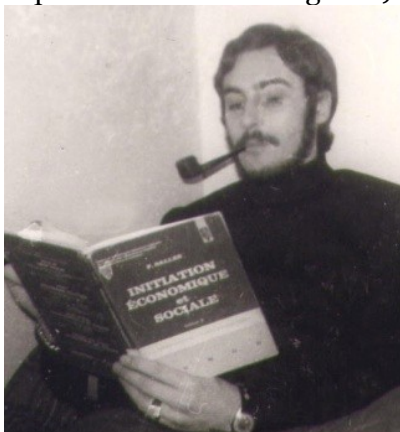
Bien sûr ce genre d'invitation me faisait regretter d'être parti m'isoler si loin, mais n'était-ce pas aussi un peu de ma faute ? Qu'avais-je eu besoin de la recontacter dès mes premiers mois d'exil ? Je m'étais ainsi fourvoyé dans une situation bancale, décidant de rompre les amarres mais tentant en même temps de me raccrocher au moindre filin. Et ce filin, c'est moi qui l'avais tissé de toute pièce en lui expédiant ma lettre. Je l'ignorais encore, mais ma propre ambiguïté allait une fois de plus me jouer des tours... bien plus tard...

Mais pour l'heure, l'éloignement géographique aidant, je surmontai cette petite déception sans trop de difficultés. Mes cours de Gestion m'intéressaient toujours autant et ma nouvelle amie, cette petite étudiante aux longs cheveux d'or, était aussi un agréable dérivatif.

Je me souviens qu'elle m'avait d'ailleurs offert une pipe (et pas d'esprit mal placé s'il vous plaît). Comme je l'ai dit, je ne fumais pratiquement jamais, juste une cigarette de temps à autre pour "faire classe", mais grâce à son petit présent j'avais décidé de m'y mettre plus sérieusement.

À l'époque on ne parlait pas encore du cancer du fumeur, fumer était un loisir comme un autre, donc je n'avais aucun scrupule à bourrer mon fourneau "d'Amsterdamer" et à craquer une

allumette en potassant mes cours. (Je n'ai jamais inhalé la fumée jusqu'aux poumons, c'est certainement ce qui m'a sauvé du tabagisme).



Non je n'ai pas l'œil gauche crevé, c'est juste un défaut sur le négatif.

J'avais même acheté le premier jour une petite fiole de cognac afin de "culotter" l'intérieur du fourneau, ainsi qu'on doit le faire pour toute pipe neuve pour effacer le goût du bois.

Bref, j'avais été touché par ce petit cadeau, c'était la deuxième fois de ma vie qu'une fille m'offrait quelque chose. Un an plus tôt, Danielle m'avait offert un livre politique mais... par erreur ! En effet, d'après le titre "Pour un garçon de 20 ans", elle avait cru me donner un livre psychologique dans le but de m'aider à résoudre mon mal-être sous-jacent, et d'ailleurs sa dédicace allait en ce sens : *"J'espère que ce livre te permettra de réfléchir et d'approfondir tes pro-*

blèmes personnels". Mais l'ouvrage n'avait rien de psychologique, il s'agissait plutôt d'un petit essai socio-politique très moralisateur qui s'adressait à la jeunesse soixante-huitarde en révolte. Danièle avait été par la suite désolée de sa confusion, mais je la lui pardonnai bien volontiers puisqu'elle avait eu la délicatesse de glisser entre les pages quelques gouttes de son eau de toilette...

Aujourd'hui j'ai toujours le livre dans mes rayonnages mais je n'ai plus la petite pipe. Ce type d'accessoire se fragilise sous l'effet de sa propre chaleur, et le tuyau s'est cassé net dans un moment d'inattention.

Fin décembre, Danielle et moi échangeâmes des cartes de vœux. Encore une fois elle concluait par une nouvelle invitation :

"Veux-tu que nous nous retrouvions un de ces jours à Paris pendant les vacances ? Si oui nous fixerons un rendez-vous. Grosses bises."

Décidément, elle insistait ! Le ton était nettement plus qu'amical et je notais le "*grosses bises*" qui, s'il n'a rien de très folichon en soi, constituait quand même un net progrès par rapport aux formules précédentes, moins affectueuses.

Mais au fond de moi un doute planait : ne me considérait-elle pas désormais comme un vieux copain, sans plus ? Un copain un peu ennuyeux, un peu pitoyable même, mais avec qui on aime

bien prendre un pot de temps en temps ? Dans ce cas, ses invitations à nous revoir n'avaient aucune signification sentimentale, il ne fallait pas rêver. Bref je naviguais dans le doute.

Cette rencontre à Paris n'eut jamais lieu et j'avoue en avoir oublié la raison exacte. Visiblement, il me manque quelques lettres et c'est bien dommage.

Pendant ce temps, à Angers, les choses continuaient d'évoluer dans la bonne direction : j'avais obtenu d'excellentes notes à mon premier contrôle trimestriel, je m'étais laissé pousser le collier (voir photo précédente), je me passionnais pour certains cours d'Économie, je continuais de fumer la pipe, mais j'avais rompu avec ma petite blonde. En revanche, je lui avais assez rapidement trouvé une remplaçante, une autre étudiante prénommée Annie. Cette candidate m'avait attiré du simple fait qu'elle ressemblait très vaguement à Danielle.

Mais les choses prirent un tournant différent avec cette nouvelle recrue. Très rapidement je ne me contentai plus de la voir de temps à autre mais m'installai carrément chez elle, dans sa chambre à la Cité Universitaire. Nous menions ainsi une vraie vie de couple et je dois avouer que ma moyenne scolaire en a pris un petit coup dans l'aile, mais sans trop de gravité fort heureusement.

De plus je précise que je logeais de ce fait dans la Cité réservée aux filles, c'est à dire en un lieu où toute présence masculine était formelle-

ment interdite de nuit. C'était vraiment très sportif pour échapper matin et soir à la vigilance du gardien !

Mai 68 avait déjà presque un an mais c'était trop tôt, les mentalités n'avaient pas encore changé. Et puis nous étions mineurs, ne l'oublions pas...

À propos de cette première année d'IUT, j'aimerais encore souligner un point qui me semble révélateur. Outre l'examen final qui devait se tenir à l'issue de notre cursus, nous devions présenter un mémoire. Le sujet était totalement libre. La plupart de mes camarades avaient bien sûr choisi des thèmes en rapport avec nos études – hormis quelques hurluberlus qui avaient opté pour le jazz ou le football (véridique !) – mais moi, qu'avais-je choisi ? Contre toute attente je m'étais décidé pour... les centrales nucléaires ! Mais attention, pas leur aspect administratif, économique ou politique, non, leur fonctionnement technique, la fission de l'atome, la réaction en chaîne, $E=Mc^2$ et autres joyusetés atomiques.

Ceci prouvait bien que, même si j'avais mis une croix sur les études scientifiques, une légère attirance subsistait tout au fond de moi. Ce prof de maths qui s'était amusé à me décourager par tous les moyens avait vraiment fait du bon travail ! Étouffeur d'aptitudes... Je réalise aujourd'hui qu'il m'a peut-être fait passer à côté d'une carrière qui, sans être éblouissante, aurait peut-être été tout à fait honorable.

D'ailleurs j'avais à l'époque davantage d'amis dans le département voisin (IUT d'Électronique) que dans le mien propre. Je me sentais bien plus proche d'eux. Et j'avais même été une ou deux fois assister à des cours de physique dans leur amphithéâtre. Comme ça, juste par curiosité...

Autre détail très significatif : les cours de comptabilité. Ayant beaucoup de mal à m'adapter au côté hyper rigide de cette discipline, je résolvais instinctivement les problèmes qui nous étaient posés non pas par les outils comptables usuels (débit, crédit, comptes, journaux, balances, etc) mais par... l'algèbre ! La professeure s'arrachait les cheveux, et ce d'autant plus que je trouvais le résultat en cinq minutes là où mes camarades mettaient dix fois plus de temps. Elle secouait la tête mais ne trouvait pas l'argument qui aurait pu me faire lâcher prise. Sa seule constatation était d'avouer qu'il était bien plus facile pour elle d'enseigner la comptabilité à de jeunes enfants (qui acceptent d'apprendre par cœur et sans poser de questions) plutôt qu'à des gens de notre niveau qui cherchent toujours à comprendre et à raisonner. D'ailleurs un autre de nos professeurs de comptabilité déclarait avec humour "qu'un comptable c'était un con derrière une table" (je n'invente rien), ce qui était sa façon à lui de nous dire de ne pas trop chercher à réfléchir...

Mais en février, juste avant les vacances de Pâques, j'avais un sévère accident de voiture : devant l'IUT un véhicule m'avait brûlé la priorité

et percuté de trois quarts face. Nous ne roulions pas très vite l'un et l'autre, mais nos deux vitesses cumulées avaient dû représenter un bon 80 km/heure. Complètement défoncée, ma petite ondiine était bonne pour la casse et moi je m'en tirais avec une rotule brisée. Sans ceinture, l'impact m'avait propulsé contre le tableau de bord.

Un autre détail un peu sinistre allait me servir de leçon : sur la plage arrière j'avais laissé mon long parapluie noir (celui que je maniais comme un dandy). Or, sous le choc, l'ustensile pointu était venu se ficher dans le dossier du siège passager et l'avait transpercé. Si ma copine Annie n'était pas restée à flemmarder dans sa chambre ce matin-là et m'avait accompagné aux cours comme prévu, elle aurait eu la colonne vertébrale sérieusement endommagée. On n'y pense pas assez, mais les objets posés négligemment à l'arrière peuvent vite se transformer en projectiles (tout comme les passagers d'ailleurs). Depuis ce jour je ne laisse plus jamais rien sur la plage arrière, hormis un vêtement ou un objet sans consistance.

Je passai donc mes vacances à Paris la jambe dans le plâtre. Il ne s'agissait fort heureusement que d'un plâtre léger, mais il me prenait la jambe de l'aine à la cheville. Néanmoins, cela ne m'empêchait pas de conduire la voiture de mon père pour faire quelques visites alentour. C'était la jambe gauche qui était emprisonnée, ce qui n'était pas très pratique pour débrayer mais je

m'en arrangeais tant bien que mal. (Je ne sais pas si les assurances auraient été tout à fait d'accord avec ma technique en cas d'accident...)

Profitant que ma courte période de convalescence coïncidait précisément avec les vacances scolaires, j'en profitai pour envoyer un petit mot à Danielle et lui conter mes malheurs. Je lui suggérai du même coup une petite sortie amicale.

Pour ma plus grande joie elle accepta.

Enfin !

X

Elle n'était pas ce jour-là dans son petit logement du Châtelet mais dans la maison de campagne de ses parents, non loin de la miemie. Nous optâmes donc pour un bon restaurant à Coulommiers, le plus proche et le plus chic que nous ayons pu trouver.

Bien qu'un peu gêné par ma patte rigide, je passai, vous vous en doutez, une excellente soirée. Danielle était ravissante, souriante, lumineuse. Notre conversation aussi douce et succulente que les plats qui nous étaient servis. Et le plus remarquable est que je parvins à rester digne et courtois : pas la moindre allusion au passé, pas la plus petite référence à notre rupture, pas de mièvrerie ni, surtout, la moindre tentative de récupération. Je restai galamment stoïque. Ou stoïquement galant, au choix.

Tout à coup je perçus l'impatience des serveurs discrètement plantés dans la pénombre. Je me retournai vers la salle : il n'y avait plus personne, nous étions seuls dans le restaurant. C'était impossible, le repas semblait n'avoir duré qu'un petit quart d'heure ! À regrets je demandai l'addition et nous retournâmes vers la voiture. C'est étrange comme on marche lentement dans ces cas-là...

Je refis en sens inverse les quelques kilo-

mètres qui nous séparaient de chez ses parents. Je pense que là non plus je n'ai pas dû faire d'excès de vitesse !

C'est alors que je pris mon courage à deux mains et lui avouai :

– Tu sais, je peux te le dire à présent, mais, avec toi, il y a un an... c'était... la première fois...

Elle marqua un temps d'arrêt et me répondit :

– Je ne m'en serais jamais doutée...

Je ne savais pas si je devais la croire ou non. Disait-elle cela par gentillesse ou bien ne s'était-elle vraiment aperçue de rien ? Mais j'avais un peu du mal à l'admettre tant j'avais été nullissime ce soir-là.

Nous arrivâmes au hameau et m'arrêtai devant la maison. Inutile que je me gare, il n'y avait pas âme qui vive à cette heure. Il faisait nuit noire, seul un lampadaire lointain éclairait faiblement la route.

Nous échangeâmes quelques banalités et le moment de se séparer arriva vite. Trop vite. Toujours stoïque je m'approchai pour une petite bise amicale sur la joue, mais c'est à cet instant qu'elle commit l'impensable : elle glissa délicatement sa main derrière ma nuque, m'attira un peu vers elle et se mit à me picorer tendrement les lèvres. J'étais sidéré !

Mais le temps que je réagisse, elle avait déjà ouvert la portière et disparu. Ce fut un moment terrible, j'étais follement heureux de ses baisers et en même temps effondré de la voir déjà

m'échapper. Inutile, avec ma patte folle, de tenter quoi que ce soit, le temps que je m'extirpe de mon siège, elle serait déjà loin. Je ne vis que son imperméable rouge passer rapidement dans la lueur de mes phares. Alors je posai le front sur le volant, terriblement frustré de tant de bonheur offert et repris en même temps.

Je dus lui paraître vraiment mal en point car elle revint sur ses pas et, frappant à ma vitre, elle me demanda si j'allais bien. Je levai les yeux et, incapable d'émettre un son, je lui fis signe que oui.

Alors elle poussa vivement la barrière du jardin et s'effaça dans l'ombre de la petite maison...

XI

Quelques jours après cette soirée aussi magique que désastreuse, elle avait tenté de se justifier :

"Ce dîner a été pour moi un vrai plaisir. Et c'est peut-être parce qu'il m'avait semblé que cette soirée nous avait étroitement réunis en dépit du passé que, troublée, j'ai eu envie de t'embrasser. Je ne pensais pas que cela te bouleverserait tant, Gérard, aussi maintenant j'ai l'impression d'avoir fait ce qu'on appelle familièrement une gaffe.

J'espère que tu ne m'en voudras pas trop, il ne faut absolument pas que tu te méprennes sur ce geste malheureux. Ce n'était qu'un élan de tendresse pure dépourvue de toute impulsion sexuelle.

Je sais que tu pars bientôt à Angers, que tu vas retrouver là-bas ta vie privée et que tu oublieras bien vite cet évènement."

Hé bien non, chère Falbala, je ne l'oublierai jamais puisque, comme tu vois, je m'en souviens encore comme s'il datait d'hier. Et il me marquera tant que, sitôt revenu à Angers, je me montrerai tout à coup moins attentionné avec Annie et que je me remettrai à négliger mes études. Ma

morosité habituelle avait repris le dessus. Baudelaire était de retour et Falbala était revenu me hanter.

Puis l'année scolaire s'acheva péniblement, laissant place à une seconde année qui devait s'avérer bien différente de la première. Je redevenais célibataire, je vivais désormais en centre-ville dans un deux-pièces sans chauffage ni eau chaude, et n'avais pratiquement plus d'amis. Plutôt impulsif à l'époque, j'avais eu un ou deux gestes un peu... excessifs dirons-nous (que je regrette sincèrement aujourd'hui) si bien que j'étais peu à peu devenu le type associable à ne pas fréquenter.

Mais la solitude m'indifférait.

Inutile de préciser que mes études en prirent un sacré coup. Je survolais mes cours et n'avais plus goût à rien sauf pour le sport. Je jouais toujours dans mes deux équipes de rugby et je fréquentais assidument le nouveau club de karaté qui venait d'ouvrir en ville. En outre je m'étais inscrit à la P.M.S. (Préparation Militaire Supérieure) ce qui était tout à fait stupide puisque cette préparation au grade d'officier étant programmée sur deux ans, je savais d'avance que je n'aurais jamais la possibilité de faire ma deuxième année. Mais ça m'occupait... du moins physiquement.

En dehors de l'IUT et des mes activités sportives, je passais mon temps plongé dans la lec-

ture. Qu'aurais-je pu faire d'autre dans mon logement désert, sans télévision, sans téléphone, sans disques et, je l'ai déjà dit, sans copains ni copine ?

En décembre je recevais une nouvelle lettre de Danielle. Après les quelques amabilités d'usage elle se mit à me dépeindre avec fougue sa liaison avec un homme marié, soulignant avec enthousiasme que ce type était, je cite : "*le Bon, le Vrai*" (avec des majuscules au cas où j'aurais mal compris). Et elle enfonçait le clou de mon amertume par ces quelques mots : "*et je n'ai plus qu'une seule grande envie, celle de vivre auprès de lui. Enfin, tu vois, me voilà prise et bien prise...*"

Voilà, je n'avais plus guère d'illusions à me faire. Le glas final venait de sonner. Mais, bizarrement, elle concluait de nouveau sa lettre par une petite invitation à nous revoir :

"Quels sont tes projets pour Noël ? De mon côté je reste à Paris, alors que dirais-tu de quelques sorties ensemble si tu t'y trouves également ? J'attends ta réponse. À bientôt peut-être. Amicalement".

Ces continuelles ambiguïtés étaient de plus en plus difficiles à supporter. Que cherchait-elle au juste ? À quel jeu jouait-elle ?

Mais je comprenais peu à peu qu'il n'y avait

plus rien à comprendre : cette femme me considérait – ainsi que je l'avais pressenti – comme un vieux copain, sans plus. Falbala s'était évaporée, elle n'existait plus que dans mes rêves et mes souvenirs...

Nous ne nous vîmes pas durant ces congés de Noël et j'avoue ne plus me souvenir pourquoi. Tout comme l'année précédente.

Ce fut sa dernière lettre. Je lui écrivis encore une ou deux fois mais ne reçus pas de réponse.

Je ne la reverrai jamais...

Épilogue

Je suis conscient que cette triste fin est d'une banalité désolante (en comparaison celle de "Roméo et Juliette" ou du "Grand Meaulne" ont bien plus de panache), mais il s'agit ici d'une histoire vraie et non d'un roman, ce qui m'interdit hélas tout embellissement final.

Mais la grande question que je me pose encore aujourd'hui est : qui était cette vieille femme qui, par une froide nuit de novembre, était venue sonner à notre porte pour s'enfuir tout aussitôt ? Son geste n'avait aucun sens, aucune logique, sauf celle d'avoir tordu notre destin et de l'avoir forcé à suivre un chemin différent. Sans cette intervention, Danielle et moi nous nous serions quittés dans la minute qui suivait.

Ceci montre bien que nous ne sommes pas toujours maîtres de nos décisions et qu'il suffit d'un minuscule détail pour tout faire basculer. On s'imagine forts, on s'imagine puissants, on s'imagine libres, mais une clochette résonne quelques secondes dans la nuit et une vie tout entière s'en trouve bouleversée.

On peut penser que j'affabule en prétendant

qu'une "vie tout entière" s'en trouve bouleversée, mais quelle aurait été la suite si rien ne s'était produit en cette minute décisive. Ou si la cloche était restée bloquée ? Ou sa poignée cassée ?

Sans ce geste incompréhensible, je serais resté sur un échec cuisant, mon caractère en eût été forcément modifié (peut-être serais-je devenu d'une timidité malade avec les femmes) et mon destin aurait été très différent. Je n'aurais pas eu le bonheur de m'attacher à Falbala, je n'aurais pas souffert de notre rupture et n'aurais donc pas éprouvé le besoin de partir m'isoler en province. Ainsi je n'aurais pas fait les mêmes rencontres ni fréquenté les mêmes lieux ni les mêmes personnes. Ni peut-être même fait les mêmes études. Mon existence aurait obliqué dans une direction complètement différente.

Et quand je dis que UNE vie a été modifiée, je suis bien en deçà de la vérité, car l'effet se serait propagé non seulement sur celle de Danielle, mais également sur celles de nos relations, parents, amis, voisins, collègues, et même rencontres de hasard. Toutes en auraient été impactées à des degrés divers.

Nos routes s'entrecroisent en permanence et il suffit d'une simple pichenette sur l'une d'entre elles pour que des dizaines, puis des centaines, puis des milliers d'autres s'en trouvent altérées par ricochet. L'effet domino s'étend à l'infini, *"comme une pierre que l'on jette dans l'eau vive*

d'un ruisseau qui laisse derrière elle des milliers de ronds dans l'eau"...

Vous voulez une autre preuve ? Sans ce petit coup de sonnette nocturne, il y a plus de cinquante ans, ces lignes n'existeraient pas et vous ne seriez pas en train de les lire. Vous seriez probablement penché sur un autre livre ou vaquant à quelque occupation différente, et cette petite différence en cette minute précise aurait forcément un effet sur votre vie en cours. Puis sur votre avenir immédiat. Et peut-être sur votre avenir lointain. Et nécessairement sur celui de vos proches...

Rien n'est gratuit ici-bas, tout acte est la conséquence d'un autre qui le précède, quel qu'en soit l'éloignement dans le temps ou dans l'espace. C'est aussi ce qu'on appelle aussi "l'effet papillon".

Bien sûr me direz-vous, ma constatation n'est guère originale car nous savons bien que le hasard nous joue continuellement des tours dans un sens comme dans l'autre. Mais je fais une différence entre un évènement fortuit (une rencontre inattendue, un pot de fleur qui tombe du sixième étage, un coup de dés favorable, un tirage au sort, un accident, un billet de 100 € qu'on trouve par terre...) et ce mystérieux personnage qui, de son plein gré, vient en pleine nuit tirer une sonnette pour s'éclipser tout aussitôt. Dans son geste, il n'y a rien de fortuit, il y a

une détermination qui reste troublante.

Et je me demande aujourd'hui si ce personnage a vraiment accompli ce geste de son plein gré...

A-t'il été envoyé ?

Fontenay aux Roses, février 2021

Poème écrit en mars 1968 peu après la rupture

*Il fait nuit, il fait froid dans mon crâne malade
J'entends dans son vide grincer un vent maussade
Je sens battre la pluie sur ses parois osseuses
Et l'odeur de la Mort rôder silencieuse.*

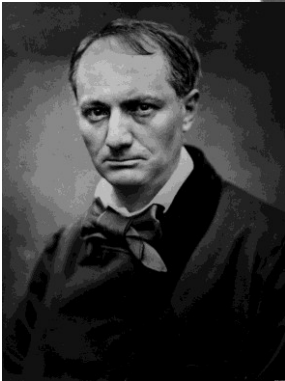
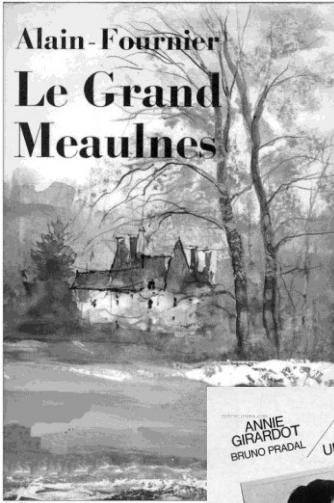
*J'écoute au fond de moi ce glas pesant qui sonne...
Mais ce n'est que mon cœur dont chaque coup résonne
Lentement, issu du gouffre de mes entrailles
Et qui va se perdre, noyé dans ma grisaille.*

*Le monde insensible me vomit ses injures
Mais je demeure sourd, ignorant ses morsures.
Autour de moi je ne distingue que des ombres,
Mes yeux inutiles ne sont que deux trous sombres.*

*Sous mon front incliné roulent d'amers pensers,
Des désirs interdits, des regrets insensés,
Des ravins de dégoût, des orages de haine,
Des océans glacés et noirs comme ma peine...*

G D

NB : je signale aux puristes qu'écrire "pensers" au lieu de "pensées" n'est pas une faute. "Penser" peut être également employé comme un substantif. J'ai choisi cette forme afin d'éviter de mettre "amers" au féminin, ce qui aurait cassé l'alexandrin.



Baudelaire